

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Contes Moraux Et Nouvelles Idylles

Diderot, Denis

Zuric, 1773

Idylles.

urn:nbn:de:gbv:45:1-45

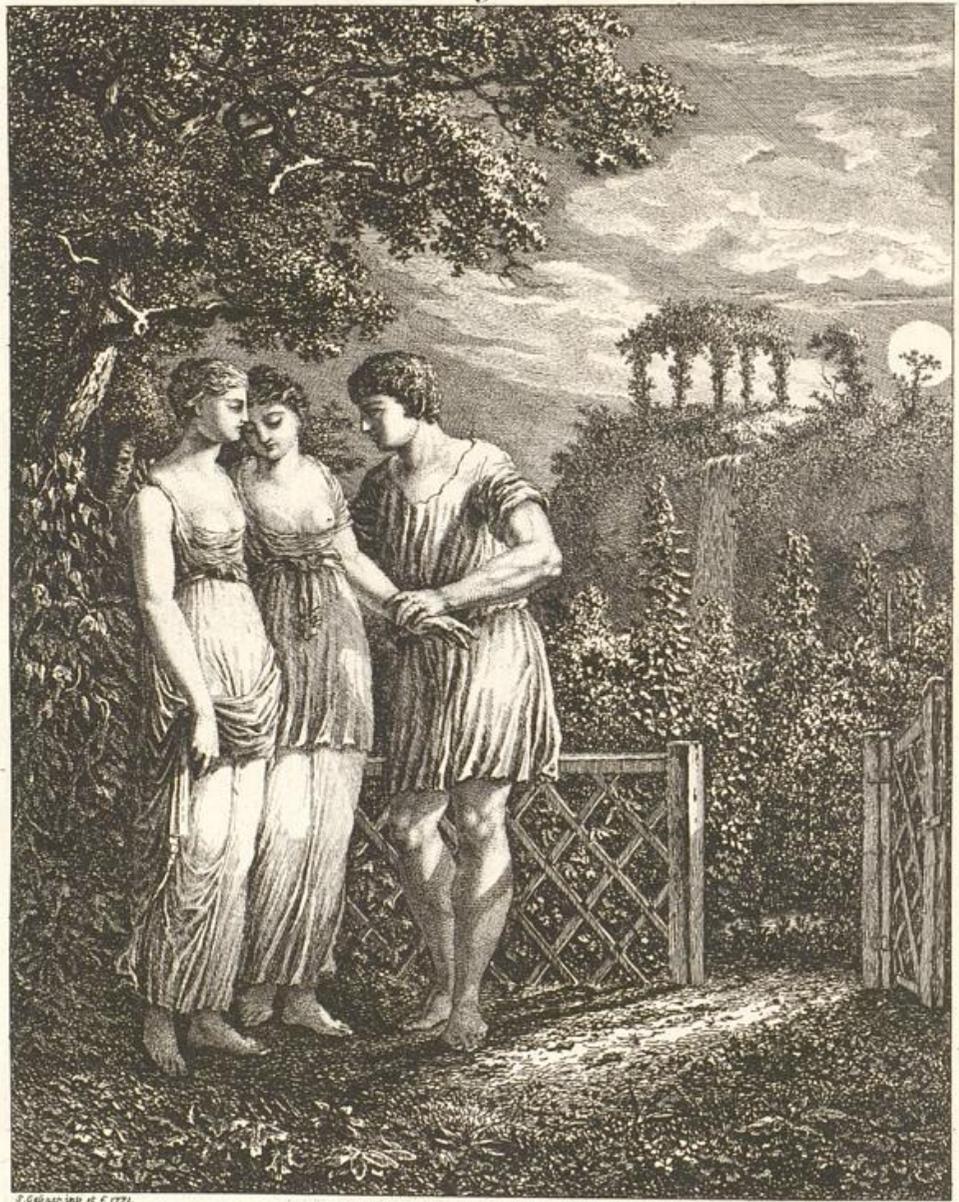
IDYLLES.





LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





J. G. Schmitt del. et sculp. 1771.





DAPHNÉ ET CHLÖÉ.

DAPHNÉ.

Déjà la lune s'élève derrière ces montagnes obscures ; déjà sa douce lumière brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on respire en ce lieu ! Chlœé , arrêtons nous encore quelques momens. Mon frere aura soin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLÖÉ. Ce beau lieu m'enchanté ; la fraîcheur du soir est délicieuse : arrêtons nous encore quelques momens.

H 3

DAPHNÉ.

DAPHNÉ. Vois tu, Chlœé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis. Allons regarder par dessus la haye de roses qui l'entoure. C'est le plus beau jardin de toute la contrée. Il n'en est point dont l'aspect soit si riant. Il n'en est point de si bien cultivé.

CHLÖÉ. Allons Daphné.

DAPHNÉ. Aucun berger n'entend aussi bien qu'Alexis la culture des plantes. N'est-ce pas Chlœé !

CHLÖÉ. Non aucun.

DAPHNÉ. Comme tout est frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre & ce qui s'élève le long de ces appuis. Là jaillit une source pure, elle se précipite du haut du rocher, & murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde sur la pointe de ce rocher au dessus de la cascade; c'est là qu'il a construit un petit berceau de chevre-feüil ! Que du sein de cet azile on doit bien decouvrir le spectacle ravissant de ces vastes campagnes !

CHLÖÉ. Daphné, tu loües avec transport, ouï, tout ce que nous voïons est charmant. Le jardin du jeune Alexis est plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs sont les plus belles. Il n'est point

de

de fontaine dont le murmure soit si doux , dont l'eau soit plus fraîche.

DAPHNÉ. Mais tu fouris Chlôé.

CHLÖÉ. Non , Daphné , non ; contemple cette rose que je cueille ; le parfum que tu respirez n'est-il pas plus doux que celui de toutes les roses du monde ? Serait-il plus suave , si l'amour lui-même en eût pris soin ?

DAPHNÉ. Chlôé !

CHLÖÉ. Eh ! bien , à quoi sert d'étouffer le soupir qui fait palpiter ton sein ?

DAPHNÉ. Viens mechante , retirons-nous.

CHLÖÉ. Si promptement ? Non , ce lieu me plait , j'y suis si bien. Mais , écoute. J'entens du bruit , là sous l'ombre épaisse de ces Lilas , nous ne ferons point aperçus. Le vois-tu ! C'est Alexis , c'est lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille. N'est il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées ?

DAPHNÉ. Ah ! laisse moi.

CHLÖÉ. Non , je ne te laisse point aller. Il reve , Il soupire. Surement quelque bergere s'est emparée de son cœur. Ma chere enfant , ta main tremble
dans

dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergeres se tenaient cachées sous l'ombre épaisse de Lilas, lors qu'Alexis, sans favoir qu'on l'écou-
tait, éleva sa voix gracieuse & chanta ainsi.

O toi, lune pâle & tranquile, foi témoin de mes
soupleurs, & vous, bocages paisibles, combien de fois n'a-
vez-vous pas soupilé après moi le nom de Daphné !
Tendres fleurs qui repandez vos parfums autour de moi,
la rosée du soir brille sur vos feuilles & mes jouës
font humides des larmes de l'amour. Ah ! Si j'ofais ---
que ne puis-je lui dire. Daphné, je t'aime plus que
l'Abeille n'aime le printemps.

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venait
de remplir d'eau une cruche pesante. Laisse-moi porter
ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je, d'u-
ne voix mal assurée : Que tu es bon, reprit-elle, &
tout tremblant je pris la cruche pesante. Timide, étouf-
fant à peine mes soupirs, je marchai à côté d'elle,
les yeux baissés, sans ofer lui dire ; Daphné, je t'ai-
me plus que l'abeille n'aime le printemps.

Faible

jouais de mon chalumeau , pendant qu'elle traversait la prairie voisine. Elle suspendit ses pas. À peine l'eus-je aperçue , que mes levres palpitantes , mes doigts errant incertains sur le chalumeau , je ne formai plus que des sons confus. Cependant Daphné s'arrêta pour m'entendre.

O si son Epoux un jour , je la conduis sous vos ombrages , alors aimables fleurs , réhaussez l'éclat de vos couleurs , prodiguez lui tous vos parfums , alors jeunes arbrisseaux , inclinez vers elle vos branches touffues , offrez lui vos fruits les plus doux.

Ainsi chanta Alexis , Daphné soupira & sentit sa main trembler dans la main de son amie. Mais Chloé appelant le jeune berger , Alexis , dit - elle , Daphné t'aime. La voici sous l'ombre des Lilas. Vien que tes baisers recueillent les larmes de l'amour qui baignent ses joues. D'un air timide il accourut. Mais puis-je dire ses transports , lorsque Daphné confuse & panchée sur le sein de Chloé , fit l'aveu de son amour.

La



LA NAVIGATION.

Lil fuit le vaisseau qui porte Daphné sur des rives lointaines. Ah ! que du moins Zéphir seul & les amours volent autour d'elle !

Vagues , bondissés légèrement autour du vaisseau ! Lorsque ses tendres regards reposent sur vos jeux folâtres , Dieux ! C'est alors qu'elle pense à moi.

Que des bosquets qui bordent le rivage , les oiseaux ne chantent que pour toi ! Que les roseaux & les buissons agités par les vents légers t'appellent sous leur ombre !

O mer, que ta surface brillante soit toujours paisible. Jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du soleil qui se peint sur le cristal de tes ondes est moins pure que sa beauté.

Venus n'avait pas plus d'attraits , lorsque sortant de la blanche écume des mers , elle monta sur sa conque argentée. À son aspect les Tritons enchantés oublièrent leurs jeux brüians , oublièrent les Nymphes couronnées de joncs.



Ils ne virent plus les regards inquiets ni le sourire
agaçant des Nymphes jalouses ; plongés dans la plus
douce extase, leurs yeux suivirent encore l'aimable Deesse
sous les ombres du rivage.



L'OEILLET.

En se promenant dans le jardin, Doris aperçut près de la charmille un œillet nuancé des plus vives couleurs, il venait d'éclorre. Elle s'en approcha, & d'un air fouriant, elle pencha son beau visage vers la fleur; Tandis qu'elle savourait ses doux parfums, l'œillet semblait baiser ses lèvres. À cette vüe je sentis mes joues s'enflammer, je me disais, que ne puis-je, ah! que ne puis-je toucher ainsi ses lèvres vermeilles! Daphné se retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel œillet qu'ont touché ses lèvres? Ses parfums me delecteraient plus que la rosée ne delecte les fleurs. Déjà j'étendais une main empressée pour le cueillir, lorsque tout à coup je me dis à moi-même; quoi? lui ravirai-je l'œillet qu'elle chérit? Non, Doris le placera sur son sein & ses doux parfums s'eleveront vers son beau visage, comme l'encens sacré monte vers l'olimpe, lorsqu'on offre des vœux à la Deesse de la beauté.



CLIMENE ET DAMON.

CLIMENE.

Dis-moi, mon bien aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel. A quelle divinité doit-il être consacré ?

DAMON. Ignorest-tu, ma bien aimée, le charme qui m'attache aux bords de cette onde paisible ? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de notre enfance, c'était notre azile favori ? Là nous n'étions pas plus hauts que cette jeune Anchole, là s'écoulaient rapidement nos heures, lors que nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climene, pourquoi j'éleve ici ce petit autel. J'en dois l'hommage au Dieu de la tendresse ; car ses feux, o souvenir qui m'enchanté ! ses feux s'allumerent dès-lors au fonds de nos cœurs.

CLIMENE. Ce souvenir, Damon, m'est-il moins doux qu'à toi ? Ecoute, autour de cet autel, je planterai des Mirthes & des Rosiers. Si Pan les protège, leurs rameaux s'eleveront bientôt au-dessus de l'autel & formeront un petit temple de verdure où nous viendrons adorer l'innocence & l'amour.

D'AMON.



J. G. G. 1771.

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG



DAMON. Vois-tu ces buissons? Ils s'élevent encore en ceintre, quoiqu'incultes maintenant; c'était notre demeure. Nous en avions élevé la voute aussi haut que nous pouvions atteindre, cependant un chevreau de ses cornes en eut brisé le faite, tant il était élevé. Des branches d'Ozier en formaient les murs & un petit grillage de roseaux fermait l'entrée de notre habitation. Qu'elles étaient délicieuses toutes les heures que nous passions ensemble dans cette aimable retraite.

CLIMENE. N'avais-je pas planté devant notre maison un petit jardin? ne l'avions nous pas entouré d'une haye de joncs? une brebis l'eut broutée dans un instant, tant elle était grande.

DAMON. La faveur des Dieux peut-elle reposer sur la maison où il n'y a point d'enfans. Tu avais trouvé une petite image mutilée de l'amour. En bonne mere, tu lui prodiguais tes soins & tes caresses, une coquille de noix était son lit. Là bercé par tes chants il reposait sur des feuilles de rose.

CLIMENE. Oui, Damon. Et ce Dieu récompensera les soins ingenus de notre enfance.

DAMON. Un jour j'avais fait une petite cage
de

de jonc. J'y renfermai une cigale & t'en fis présent. Tu voulus la tirer de sa cage pour badiner avec elle, mais tandis que tu la tenais, en s'efforçant de s'échapper, elle laissa une de ses petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur la cigale resta collée sur la tige d'une fleur. Regarde, disais-tu, ah regarde le pauvre petit oiseau, comme il frissonne! tu souffres, & c'est moi qui suis la cause de ton mal. Tes yeux étaient mouillés de larmes & je jouissais de te voir si tendre & si compatissante.

CLIMENE. Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frere enleva de leur nid deux petites Linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiseaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel soin, avec quel art j'ai su l'orner, en faisant serpenter autour du baton blanc cette écorce brune & ces rameaux verts. Le troc fut accepté: Dès qu'il t'eut donné les petits oiseaux, tu les mis dans ta pannetiere, & montant sur l'arbre tu les posas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignerent alors mes joues, si je ne t'avais point encore aimé, je t'aurais aimé de ce moment.

DAMON.

DAMON. Ainsi s'écoulerent délicieusement les jours de ton enfance lorsque dans nos jeux , j'étais ton mari & que tu étais ma femme.

CLIMENE. Aussi m'en souviendrai - je encore avec transport au declin de mes jours.

DAMON. Qu'ils seront heureux tous les instans de nôtre vie , si au retour de la nouvelle lune , ainsi l'a promis ta mere , Hymen realise ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfans.

CLIMENE. Si les Dieux favorables daignent benir nos destinées , jamais mon ami , non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.



LA MATINÉE D'AUTOMNE.

Déjà les premiers rayons du soleil doraien^t la cime des montagnes & annonçaient le plus beau jour d'automne, lorsque Milon se mit à sa fenêtre. Le soleil brillait déjà à travers les pampres dont la verdure mêlée de jaune & de pourpre, formait au-dessus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitait doucement le souffle léger des vents du matin. Le Ciel était ferein, une mer de brouillards couvrait la vallée; semblables à des îles les collines les plus hautes avec leurs cabanes fumantes & la parure bigarée de l'automne, s'élevaient du sein de cette mer à la clarté du soleil. Les arbres chargés de fruits mûrs offraient à l'œil le mélange piquant de mille nuances de jaune & de pourpre avec quelques restes de verdure. Milon dans un doux ravissement laissait errer ses regards sur cette vaste contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près il entendait le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers & le gazouillement des oiseaux qui tour-à-tour se poursuivaient dans le vague
des

des airs, ou se perdaient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une reverie profonde, il resta longtems immobile. Mais soudain transporté d'un saint enthousiasme il prit la lyre qui était suspendue au mur & chanta ainsi :

„ Puisse - je, o Dieux! Puisse - je exprimer mes transports & ma reconnaissance par des chants dignes de vous? La nature épanouïe brille dans toute sa beauté. Ses richesses se repandent avec profusion. Partout regnent la joye & la gaité. Le bonheur de l'année fourit dans nos vignes, & dans nos vergers. Qu'elle est belle toute cette contrée! Qu'elle est belle dans la parure bigarée de l'automne!

Heureux celui dont le cœur pur n'est rongé d'aucun remords, qui satisfait de sa fortune goute souvent le bonheur de faire du bien. La serenité du matin le reveille & l'invite à la joie. Ses jours sont pleins de charmes & la nuit vient le surprendre dans les bras du sommeil le plus doux. Son ame est toujours ouverte aux impressions du plaisir? La beauté variée des saisons l'enchantent, & lui seul jouit de tous les trésors de la nature.



Mais doublement heureux est celui qui partage son bonheur avec une compagne que formerent les graces & la vertu , avec une compagne telle que toi , ma chere Daphné. Depuis qu'Hymen unit nos destinées , il n'est point de bonheur qui ne soit plus touchant pour moi. Oui depuis qu'Hymen unit nos destinées , elles sont comme les accords de deux flûtes dont les accents purs & doux repetent le même air ; quiconque l'entend est pénétré de joie. Mes yeux decelerent - ils jamais un desir que tu ne l'aies rempli ? Ai - je jamais goûté quelque bonheur que le tien ne l'eût augmenté ? Jamais un chagrin m'a - t-il poursuivi jusques dans tes bras , que tu ne l'aies dissipé comme le soleil au printems dissipe les brouillards ? Oui le jour que je te conduisis , mon épouse , dans ma cabane , j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta fuite & se joindre à nos Penates , pour ne plus nous quitter. L'ordre domestique , la propreté , le courage & la joye président à tous les travaux & les Dieux se plaisent à benir ton ouvrage.

Depuis que tu es la félicité de mon cœur , depuis que tu l'es , o Daphné , tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux , la benediction s'est reposée sur ma cabane.

cabane. Elle se repand sur mes troupeaux , sur mes plantes & sur mes récoltes. Le travail de chaque journée est une jouissance nouvelle , & quand je reviens fatigué sous ce toit paisible , quel charme de me sentir soulagé par tes tendres empressements ! Le printemps me semble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hyver couvre notre habitation de ses tristes frimats , alors près de nos foyers assis à tes cotés , je goûte au milieu des soins les plus touchans & des entretiens les plus doux , je goûte le charme délicieux de la sécurité domestique. Que les aquilons se déchainent, que la chute des neiges cache à mes yeux toute la contrée ! Rentré près de toi, je sens o ma Daphné, je sens mieux encore que tu es tout pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans ; parés de toutes les graces de votre mere, de quelles faveurs celestes ne nous offrez-vous pas l'espérance ? Le premier mot que Daphné vous apprit à begayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiez ; la santé & la gaieté sourient dans tous vos traits, & la douce complaisance regne déjà dans vos yeux. Vous êtes les delices de notre jeunesse. Votre bonheur fera l'appui de nos vieux jours. Quand de retour



des champs, ou des paturages, vous m'appellés dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie ; quand suspendus à mes genoux vous recevés avec les transports de l'innocence mes petits présens, les fruits que j'ai cueillis, ou les petits instrumens que j'ai sculptés en gardant les troupeaux, pour former vos mains, quoique faibles encore, à la culture des champs & des jardins ; Dieux ! combien me touche alors la douce ingenuité de vos plaisirs ! Dans mon ravissement, o ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts : Avec quelle grace charmante tu baïses les larmes de joie qui coulent de mes yeux ! „

Tandis qu'il chantait ainsi, Daphné entra, tenant sur chacun de ses bras un enfant plus beau que l'amour. Le matin rafraichi par la rosée est moins touchant que l'étoit Daphné, les jouës couvertes de larmes de joie, o mon ami ! dit-elle en soupirant, que je suis heureuse, nous venons, ah nous venons te remercier de ce que tu nous aimes.

À ces mots, il les pressa tous trois dans ses bras. Ils ne parlaient pas, ils jouïssaient. Ah ! qui les eut vus dans cet instant, eut senti jusqu'au fond de l'ame, que la vertu seule est heureuse !

Le

LE VOEU.

Permettez , o Nymphes , permettez que l'eau de votre source lave la blessure dont mon flanc est déchiré ! Faites o Nymphes de cette fontaine , faites que cette eau me soit salutaire ! Ce n'est point le ressentiment , ce n'est pas l'inimitié qui a fait couler ce sang. Le jeune fils d'Aminte , assailli par un loup , a fait retentir le bois de ses cris , & soudain , graces aux immortels , j'ai pu voler à son secours. Tandis que la bête cruelle se débattait encore sous mes coups , d'une dent acérée , elle m'a déchiré le flanc. O Nymphes ne soïés point irritées , si le sang qui coule de ma blessure trouble votre onde limpide. Demain au point du jour , je viendrai sur ce bord vous immoler un Chevreau , blanc , comme la neige qui vient de tomber.



LES ZEPHIRS,

PREMIER ZEPHIR.

Pourquoi voltiger ainsi sans dessein parmi ces rosiers ? Viens, volons ensemble au fonds de ce vallon. Ces ombres cachent les Nymphes qui se baignent dans les eaux transparentes de l'étang.

SECOND ZEPHIR. Je ne te suivrai point. Va folâtrer autour de tes Nymphes. Un soin plus touchant m'occupe ici : Je rafraichis mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs, & j'y recueille d'agréables parfums.

PREMIER ZEPHIR. Est-il un soin plus doux que celui de se mêler aux jeux des Nymphes qui ne respirent que la gaité ?

SECOND ZEPHIR. Une jeune fille, belle comme la plus jeune des graces passera bientôt sur ce sentier. Au retour de chaque aurore, tenant sous le bras une corbeille
le

le toute pleine , elle va à cette cabane sur le sommet de la Colline. L'apperçois-tu ? C'est celle dont le toit de mousse reflechit les premiers rayons du jour. C'est-là que Melinde porte du soulagement à l'indigence. Une femme vertueuse mais infirme & pauvre occupe cette humble chaumiere. Deux enfans dans la première fleur de l'innocence pleureraient de faim au pied du lit de leur mere infortunée, si Melinde n'était pas leur ange tutelaire. Ravie d'avoir consolé l'indigence , elle va revenir , ses belles joües animées d'un sentiment de joie & ses beaux yeux baignés encore des larmes de la pitié. J'attens son retour dans ce buisson de Roses. Dès que je la verrai paroître je volerai à sa rencontre , & mes ailes repandant autour d'elle les plus doux parfums, rafraichiront ses joües brulantes, & je baiseraï les pleurs prêts à s'échapper des ses yeux. Voilà le soin qui m'occupe.

PREMIER ZEPHIR. Tu m'attendis : que le soin qui t'occupe est doux. Je veux comme toi rafraichir mes ailes dans la rosée qui baigne ces fleurs , comme toi, j'y veux recueillir des parfums , & comme toi je veux

L

au

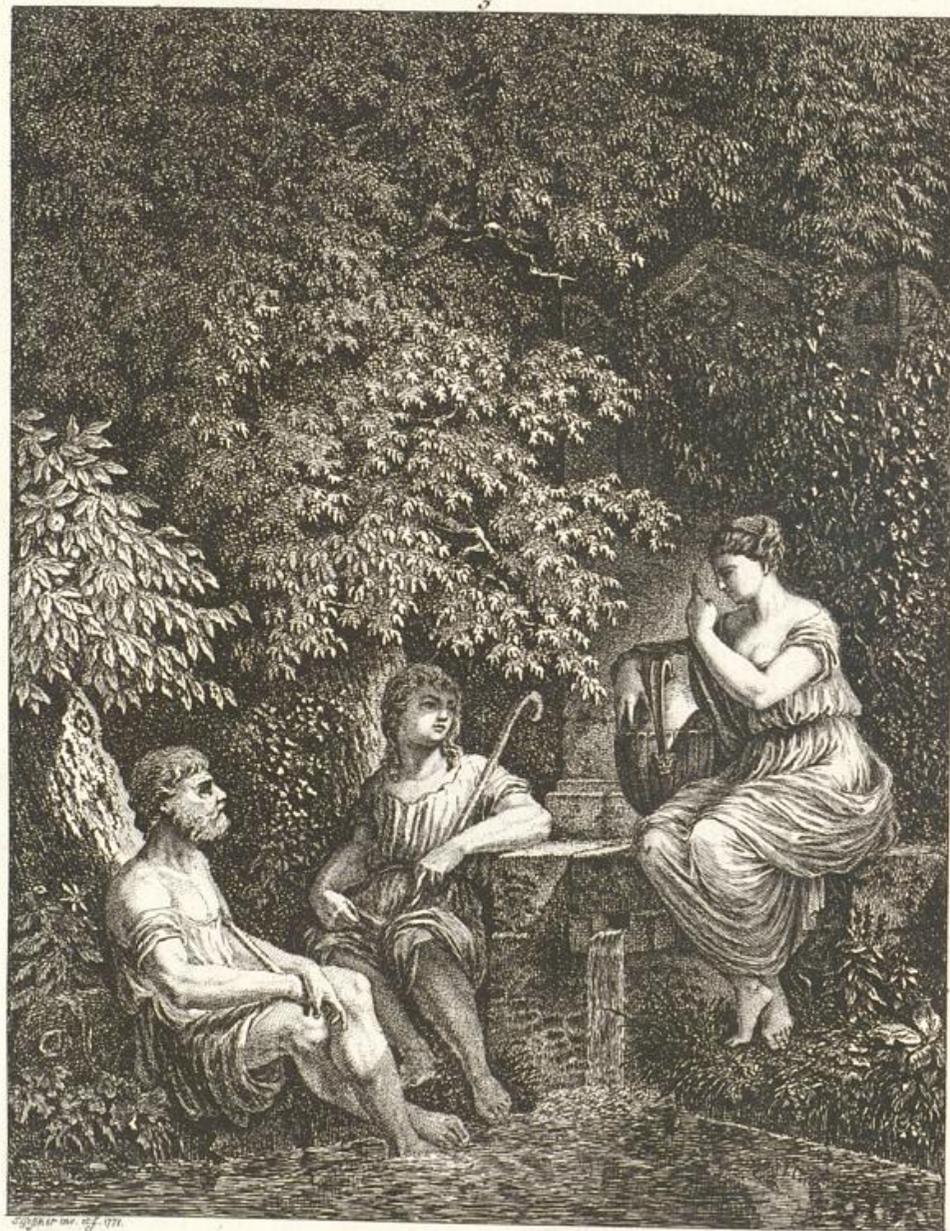


au retour de Melinde voler au devant d'elle. Mais la voilà qui sort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu sourit sur ses lèvres de rose. Son maintien est celui des graces. Allons déploïons nos ailes. Je n'ai jamais rafraichi des jouës plus vermeilles, un visage plus enchanteur.



LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





AMYNTAS.

Nous venions de Milete, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous appercevions de loin la Colline sur laquelle le temple orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'élève du fein d'un bois de lauriers vers la voute azurée des cieux ; plus loin nos yeux se perdaient sur la plaine immense des mers. Il était midi. Le sable brulait la plante de nos pieds, & le soleil dardait si directement ses rayons sur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvraient notre front prolongeaient leurs ombres sur tout le visage. Le Lezard haletant se trainait à peine à travers la fougere qui bordait le sentier. On n'entendait que la cigale & la fauterelle gazouiller sous l'herbe brulée des près : À chaque pas, il s'élevait une poussiere enflammée qui nous brulait les yeux & se collait sur nos levres desséchées. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtaimes le pas, lorsque nous apperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était aussi som-



bre que la nuit. Saïsis d'un fremissement religieux, nous entrames dans ce bocage où l'on respirait la plus douce fraîcheur. Ce lieu de delices offrait, à la fois, tout ce qui pouvait recréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus pure & la plus fraîche. Des branches chargées de poires & de pommes dorées, s'inclinaient vers le bassin, & les troncs des arbres étaient entrelacés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chevreuils, de faules & du lierre rampant. O Dieux ! m'ecriai-je, quel charme on respire en ce lieu ! mon cœur benit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caracteres que j'apperçois entre ces rameaux de chevreuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots :

„ Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entiere
„ ne fut qu'une chaine de bienfaits, voulant encore faire
„ du

„ du bien longtems après sa mort, il conduisit cette four-
„ ce en ce lieu, il y planta ces arbres. „

Que ta cendre soit benie, homme généreux ! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi soient benis à jamais ! En disant ces mots, je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle, d'une taille svelte, d'un port noble & simple, elle portait un vase de terre sous son bras, & s'approchant de la fontaine : je vous salue, nous dit-elle d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, accablés sans doute du long chemin que vous avés fait durant la chaleur du jour. Dites moi, auriez-vous besoin de quelques rafraichissemens que vous n'ayés point trouvés ici ? nous te remercions, lui repondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaisante. Que pourrions nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure, ces fruits si délicieux, ces ombrages si fraix. Nous sommes pénétrés de veneration pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : Sa bienfaisance a prevenu tous les besoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu sans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous reposons à la fraicheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux. Alors



Alors cette femme s'assit sur le pied du tombeau, posa son vase de terre à son côté & s'appuyant dessus elle reprit avec un sourire gracieux.

Amintas était son nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'est pas un berger qui ne revere sa mémoire avec la reconnaissance la plus tendre, il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie, quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes Ici ses yeux se remplirent de larmes ... la femme de son fils ... Mon père était mort, il nous avait laissés ma mère & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirés dans une cabane solitaire nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chèvres nous donnaient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étaient là tous nos trésors. Le Calme dont nous jouissions ne dura pas longtemps. Ma mère mourut & je restai seule sans appui, sans consolation; Amintas alors me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage & fut plutôt mon père que mon maître. Son fils, le meilleur

meilleur , le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquietude avec laquelle je tâchai de meriter un si doux azile. Il vit mes travaux fideles & mes soins affidus , Il m'aima & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon , lui dis - je , oublie ton amour , je suis née dans l'indigence & trop heureuse de servir dans ta maison , je le lui répétau souvent avec instance. Mais il n'oublia point son amour ; un matin que j'étais à l'entrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux , Amintas rentra & s'assit à côté de moi , au soleil du matin ; après m'avoir regardée longtems avec un sourire plein de bonté : Mon enfant , me dit-il , ta candeur , tes soins , ta modestie me charme ; je t'aime , & je veux , si les Dieux nous favorisent , je veux te voir heureuse. Puis - je , o mon cher maitre , puis - je être plus heureuse , si je merite vos bienfaits ? c'est tout ce que je pus lui répondre , & des larmes de reconnaissance coulerent de mes yeux. Mon enfant , me dit-il , je voudrais honorer la memoire de ton pere & de ta mere. Dans ma vieillesse je voudrais voir le bonheur de mon
fils

filz & le tien. Il t'aime, son amour, dis-moi, son amour te rendra-t-il heureuse? L'ouvrage échappa de mes mains, tremblante je rougis & restai immobile devant lui. Il me prit la main, l'amour de mon filz, me dit-il encore une fois, son amour te rendra-t-il heureuse? Je tombai à ses pieds, ma voix expira sur mes lèvres, je pressai sa main contre mes joues mouillées de larmes, & depuis ce jour fortuné, je suis la plus heureuse des femmes. Après un moment de silence, elle reprit ainsi, en s'essuyant les yeux; tel était l'homme qui repose sous cette tombe. Vous desirés encore de savoir comment il a conduit ici cette source, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.

Dans les derniers jours il venait souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin; d'un air affable & doux il saluait les passans, & offrait des rafraichissemens au voyageur fatigué. Eh? quoi, dit-il un jour, si je plantais ici quelques arbres fruitiers, si sous leur ombre, je conduisois une source fraîche & limpide; l'eau & l'ombre font loin de ces lieux; je soulagerais encore longtems après moi & l'homme fatigué & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté :

exécuté : il fit conduire ici la source la plus pure , & à l'entour il planta des arbres fertiles dont les fruits mûrissent en différentes saisons. L'ouvrage achevé il se rendit au temple d'Apollon , & ayant présenté son offrande il fit cette priere „ O Dieu ! fais prospérer les jeunes „ arbres que je viens de planter , que l'homme religieux „ qui va à ton temple puisse se récréer sous leur ombrage. „

Le Dieu avait exaucé sa priere. Amintas s'étant réveillé de bonne heure le jour suivant, ses premiers regards se portèrent sur le chemin ; quel fut son ravissement , lorsqu'à la place des arbrisseaux qu'il avait plantés la veille , il vit des arbres hauts & touffus ; ô Dieux ! s'écria-t-il que vois-je ? ô mes enfans , dites-moi , est-ce un songe qui me trompe ? je vois les arbrisseaux , que j'ai plantés hier , changés en arbres forts & puissants. Remplis d'une sainte admiration nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffuës , déjà l'extrémité de leurs rameaux , cedant au poids des fruits murs se courbait jusques sur le gazon fleuri. O prodige , dit le vicillard , dans l'hyver de mes ans je me promenerai

M

encore



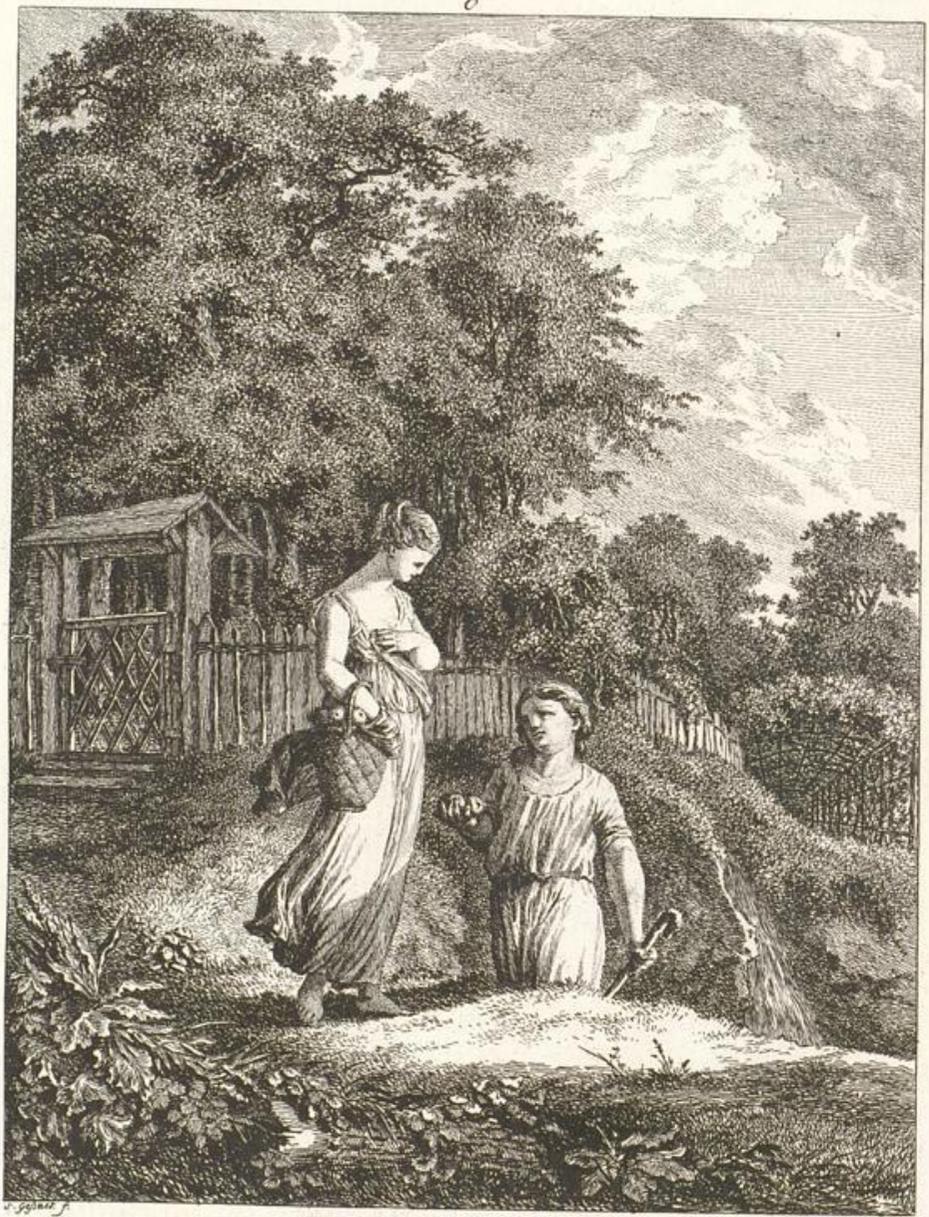
encore sous ces ombres ! nous rendimes graces & nous sacrifames au Dieu qui avait accompli., qui avait même surpassé les vœux d'Amintas. Mais , hélas ! ce vieillard cheri des Dieux n'habita plus longtemps sous ces berceaux. Il mourut & nous l'avons enseveli dans ces lieux , afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage benissent sa cendre.

À ce recit , penetrés de respect nous benimes la cendre de l'homme de bien & nous dimes à sa fille „ cette source nous a paru bien douce , la fraicheur de „ cette ombre nous a recrées , mais bien plus encore „ le recit que tu viens de nous faire ; que les Dieux „ benissent tous les instans de ta vie ! „ & plein d'un sentiment religieux nous portames nos pas au temple d'Apollon.



LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





THYRSIS.

C'est en-vain , disait Thyrsis en soupirant sa peine ,
c'est en - vain , Nymphes propices , que vous repandés
une si douce fraîcheur sous ces ombres. Ce n'est pas
pour moi , que vos urnes versent leur onde limpide à
l'abri de ces berceaux. Je languis , hélas ! comme on
languit aux ardeurs des jours de la moisson : Assis au
pied de la colline sur laquelle repose la cabane de Chloé,
je repetais à l'écho un air tendre. Le sommet de la col-
line est ombragé par un jardin fruitier , qu'elle même
cultive. A mes cotés tombait en murmurant le ruisseau
qui serpente à travers le verger. Souvent dans ses on-
des , elle rafraichit ses mains & ses jouës de roses ... Sou-
dain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la porte du
jardin. Chloé en sortit. un doux Zephir se jouait dans
sa blonde chevelure. Qu'elle était belle ! Dans l'une des
ses mains elle tenait une jolie corbeille remplie des plus
beaux fruits ; de l'autre , (la pudeur veille , lors même
qu'elle ne soupçonne aucun témoin ;) de l'autre elle fer-



rait sa robe contre ce sein naissant que le jeu des Zéphirs s'efforçait de decouvrir. Mais sa robe legere s'infinuant dans les contours gracieux de sa taille & de ses genoux, flottait derriere elle au gré des airs, avec un doux fremissement. Tandis que Chloé passait ainsi sur le haut de la colline, deux pommes tomberent de sa corbeille & roulerent jusqu'à l'endroit où j'étais, comme si l'amour lui-même en eût dirigé le cours. Je les ramassé, je les pressé sur mes levres & les portant ainsi au sommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main tremblait, je voulais parler, je ne fis que soupirer. Cependant Chloé baissa les yeux, une aimable rougeur se repandit sur ses jouës. Elle sourit d'un air gracieux, rougit d'avantage, & me fit don de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous restames immobiles. Helas ! quel sentiment j'éprouvai ! Puis d'un pas lent elle reprit le chemin de sa demeure. Mes regards fixés sur elle ne cesserent de la suivre. Avant d'entrer dans sa cabane, elle s'arrêta, & d'un air affable, je la vis se tourner encore vers moi, mes yeux longtemps après l'avoir perduë, demeurèrent attachés au feuil de sa porte. Je descendis enfin de la colline, mes
genoux

genoux tremblaient sous moi. Amour, tendre amour !
Seconde mes vœux ! Helas ! ce que j'ai senti depuis
ce moment, ne s'effacera jamais de mon cœur.

A L'AMOUR.

Aimable Dieu de Cypris, ce fut le premier jour de
Mai que j'élevai pour toi cet autel au fonds du jar-
din, je le couvris d'un berceau de Mirthes & de ro-
ses. Amour ! sur cet autel ne t'ai-je pas offert tous
les matins une guirlande de fleurs toute humide encore
des pleurs de l'aurore ? mais hélas ! tu te ris de mes
vœux. Déjà les aquilons fanent la verdure des arbres &
des prés, Phyllis — Phyllis est toujours cruelle comme
le premier jour de Mai.



DAPHNIS.

Pendant une belle nuit d'été, Daphnis s'était glissé auprès de la cabane de sa bergère. L'amour connaît peu le sommeil.

La vaste étendue des cieux était parfemée d'étoiles brillantes. La lune répandait ses douces clartés à travers l'ombre obscure des forêts. Toute la contrée était calme & sombre ; & tout semblait respecter le repos de la nature. On ne voyait plus que les étincelles du flambeau de la nuit fautiller encore sur l'onde gazouillante des ruisseaux , & quelques vers luisans errer dans l'obscurité. Toute autre lumière était éteinte.

Daphnis plongé dans une douce mélancolie s'affit vis-à-vis de la cabane de sa maitresse. Ses yeux demeuraient attachés sur la fenêtre de la chambre où elle dormait. La fenêtre était entr'ouverte aux vents légers du soir & aux doux rayons de la lune. Daphnis , à demi voix se mit à chanter ainsi.

Que ton sommeil soit tranquille, o ma bien aimée !

Qu'il

Qu'il soit rafraichissant comme l'air du matin ! repose doucement sur ta couche , ainsi qu'une goutte de rosée sur la feuille de Lys , lors qu'aucun souffle n'agite les fleurs ! Comment le sommeil de l'innocence ne ferait-il pas paisible !

Descendés des cieux , doux songes , vous qui suivés la troupe aimable des jeux & des ris , descendés sur les rayons de la lune & volés auprès de ma bergère. N'offrés à ses yeux que de riantes campagnes , des pâturages toujours verts & des brebis plus blanches que leur lait !

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flutes retentir dans ce Vallon solitaire comme si c'était Apollon lui-même qui en jouât ! Qu'elle croie se baigner dans une source d'eau pure , à l'abri d'une voute de jasmins & de myrthes , apperçue seulement des oiseaux qui voltigent de branche en branche & ne chantent que pour elle ! qu'il lui semble partager les jeux des graces ! qu'elles l'appellent leur amie & leur sœur ! qu'allant cueillir ensemble des fleurs dans la plus belle prairie , les Guirlandes que Phyllis tresse soient pour les graces , celles des graces pour elle !

Aimables



Aimables songes ! conduifés là fous des berceaux entrelaffés de fleurs & de verdure ! Que de petits amours s'y poursuivent en folatrant autour d'elle , comme des abeilles autour de la plus jeune des Roses. Qu'un de ces effains charmans vole à fes pieds , chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre effain lui apporte une grappe transparente & vermeille , tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes pour l'embaumer des plus délicieux parfums !

Qu'au fonds du bocage , le Dieu de Paphos fe montre à fes yeux ! mais fans flèches & fans carquois , de peur d'allarmer fa timide innocence , qu'il foit paré feule-ment de tous les attraits de fa belle jeunesse !

Doux songes ! Daignés enfin lui offrir auffi mon image. Qu'elle me voye languiffant à fes pieds ! baiffer les yeux & lui dire d'une voix entrecoupée , que je meurs d'amour pour elle ! Jamais , non jamais encore je n'ofai le lui dire , Ah ! puiſſe à ce réve un foupir faire palpiter fon fein ! Puiſſe-t-elle alors me fourire & rougir ! Que ne fuis-je beau comme Apollon lors qu'il gardait les troupeaux ! Que mes chants ne font-ils auffi mélodieux

dieux que ceux du Rossignol ! Et que n'ai-je toutes les vertus pour mériter son amour !

Ainsi chanta le berger, & il reprit le chemin de sa chaumière, au clair de la lune. Les songes de l'espérance lui adoucirent le reste des heures de la nuit. Au point du jour, il mena son troupeau sur le penchant de la colline où était la cabane de Phyllis.

Ses brebis marchaient lentement & paissaient sur les deux bords du chemin. Paissés moutons, paissés jeunes agneaux, il n'est point de meilleurs paturages. La verdure, où Phyllis porte ses regards, devient plus belle & les fleurs s'empressent à embellir ses pas.

Il parlait ainsi & Phyllis parut à sa fenêtre. Le soleil du matin éclairait son beau visage. Il vit, qu'elle le regardait avec un doux sourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive colorait ses joues. À pas lents & le cœur palpitant de joie, il passa devant elle. Elle le salua d'un air aimable, & ses regards le suivirent avec complaisance ; car elle avait entendu les chants de la nuit.



CORYDON ET MENALQUE.

CORYDON.

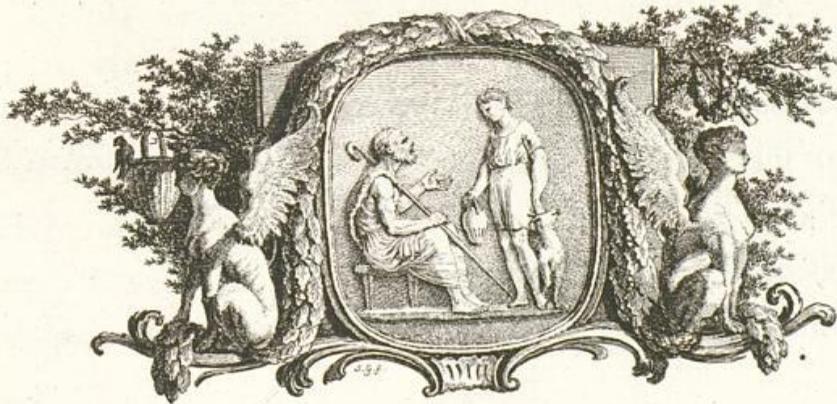
J'avais apporté mon offrande à l'amour dans le petit temple de Marbre. J'avais suspendu aux Mirthes qui l'environnent, une petite corbeille d'osier proprement entrelacé, des guirlandes de fleurs nouvelles & ma meilleure flûte. J'invoquai l'amour & je lui dis: O tendre amour, daigne sourire au vœu de mon cœur! — Eh! bien, Menalque, passant hier devant le temple, je suis entré dans le bosquet de Mirthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille & voici ce que j'y ai vû. Un oiseau du plus joli plumage était penché sur le bord du panier. Il y chantait ses amours. Je m'en approchai, il s'envola; je regardai dans ma corbeille; j'y trouvai un nid soigneusement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclore. La mère inquiète & tremblante cherchait à les couvrir de ses ailes, & me regardait comme si elle eut voulu me dire, jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle qui voltigeait au

tour

tour de mon front & de mes cheveux revint se poser sur le bord de la corbeille ; & je les entendis célébrer par le plus doux gazouillement leur joie & leurs tendresses. Dis-moi maintenant, cher Menalque, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MENALQUE. Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta bergère & toi vous coulerés des jours paisibles & que Junon Lucine benira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels ! C'est aussi ce que je pensais. Mais pour m'en assurer, j'ai voulu consulter ta sagesse. Prends ce chevreau blanc & cette cruche pleine de miel ; il est doux comme les lèvres de ma bergère & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit & s'en alla en sautant de joye comme une jeune chevre qui bondit dans la rosée de Mai.



GLICERE.

Glicère était belle & pauvre. À peine avait-elle vû seize printems qu'elle perdit la mère qui l'avait élevée. Réduite à servir, elle gardait les troupeaux de Lamon qui cultivait les terres d'un riche citoyen de Mitylène. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla visiter la tombe isolée où reposait sa mère; elle y versa une coupe d'eau pure & suspendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbrustes, qu'elle avait plantés autour du tombeau. Assise sous ce triste ombrage, elle dit en essuyant ses larmes. „ O la plus tendre des mères, que le souvenir de tes vertus est cher à mon cœur! Tu viens de sauver mon innocence. Si jamais j'oublie les instructions que tu me donnas avec un sourire si paisible dans ce moment funeste après lequel, reposant la tête sur mon sein, je t'y vis expirer; si jamais je les oublie, je consens, que les Dieux favorables m'abandonnent, & que ton ombre sainte me fuye à jamais! O ma Mère! C'est toi qui viens de sauver mon innocence

cence. Je vais tout raconter à tes manes. Infortunée que je suis ! Est-il quelqu'un sur la terre , à qui j'ose ouvrir mon ame ? Nicias , le Seigneur de ces lieux était venu jouir des plaisirs de l'automne. Il me vit , il me regarda d'un air doux & gracieux , vanta mes troupeaux & le foin que j'en prenais , me dit souvent que j'étais gentille & me fit des presens. Dieux ! Que je m'abusais ! Mais aux champs a-t-on de la défiance ? Je me disais : Qu'il est bon notre maitre ! Que les Dieux puissent le benir ! Tous mes vœux feront pour lui. C'est tout ce que je puis faire. Mais je le ferai sans cesse. Les riches sont heureux , & chéris des immortels. Bienfaisans comme Nicias ils méritent bien de l'être. C'est ce que je disais en moi-même , & je lui laissais prendre ma main & la presser dans la sienne. L'autre jour je rougis & n'osai lever les yeux , lorsqu'il mit une bague d'or à mon doigt ; vois-tu , me dit-il , ce qui est gravé sur cette pierre ? Cet enfant ailé , il sourit comme toi , & c'est lui qui doit te rendre heureuse. En me disant ces mots , sa main caressait mes jouës plus rouges que le feu. Il t'aime , il a pour toi la tendresse d'un père.

Par



Par où peux-tu mériter tant de bontés d'un Seigneur si riche & si puissant ! O ma mère , c'est tout ce que pensait encore ta pauvre enfant. Ciel ! quelle était mon erreur ! Ce matin m'ayant trouvée dans le verger , il m'a passé familièrement la main sous le menton. Vien , m'a-t-il dit , vien m'apporter dans le berceau de Mirthes des fleurs nouvelles. Que j'y jouisse de leur doux parfum ! Je m'empresse à choisir les plus belles fleurs & pleine de joye j'accours au berceau. Zéphir est moins léger , me dit-il , & la Déesse des fleurs est moins belle que toi. Alors , Dieux immortels ! j'en fremis encore , il m'entraîne dans ses bras , me presse contre son sein , & tout ce que l'amour peut promettre , & tout ce qu'il peut dire de plus doux & de plus séduisant , coule de ses lèvres. Je pleurais : Je tremblais. Trop foible pour résister à la séduction , à jamais j'eusse été malheureuse. Non , tu n'aurais plus d'enfant , si ton souvenir n'eut veillé sur mon cœur. Ah ! si jamais ta respectable mère t'avait vû souffrir d'indignes caresses ! Cette pensée seule me donna la force de m'arracher aux bras du séducteur & de m'enfuir. A présent , je viens , qu'il m'est doux de l'oser encore ! je viens pleurer sur
ta

ta tombe. Hélas ! Pauvre ! Infortunée ! faut-il que je t'aye perduë si jeune ! je languis comme cet œuillet privé du seul appui qui soutenait sa tige tremblante. Voici une coupe d'eau pure que je verse à l'honneur de tes manes. Agrée ces guirlandes ! Reçois mes larmes ! Puissent-elles pénétrer jusqu'à toi ! Ecoute , o ma mère , écoute , c'est à ta cendre qui repose ici sous ces fleurs, que mes yeux ont tant de fois arrosées , c'est à ton ombre sainte que je renouvelle le vœu de mon cœur. La vertu , l'innocence & la crainte des Dieux feront le bonheur de ma vie. Ainsi l'indigence ne troublera jamais la serenité de mes jours. Que je ne fasse rien que tu n'eusses approuvé du sourire de ta tendresse , & je suis sûre d'être comme tu l'as été , chérie des Dieux & des hommes : car je serai douce & modeste , & j'aimerai le travail. O ma mere , en vivant ainsi , j'espere mourir comme tu mourus , en souriant & en versant des larmes de joye. „

Glicère en quittant ce lieu éprouva tout le charme de la vertu. La douce chaleur qu'elle avait repandüe dans son ame éclatait dans ses yeux encore humides de pleurs. Elle était belle comme ces jours de printems ,

où

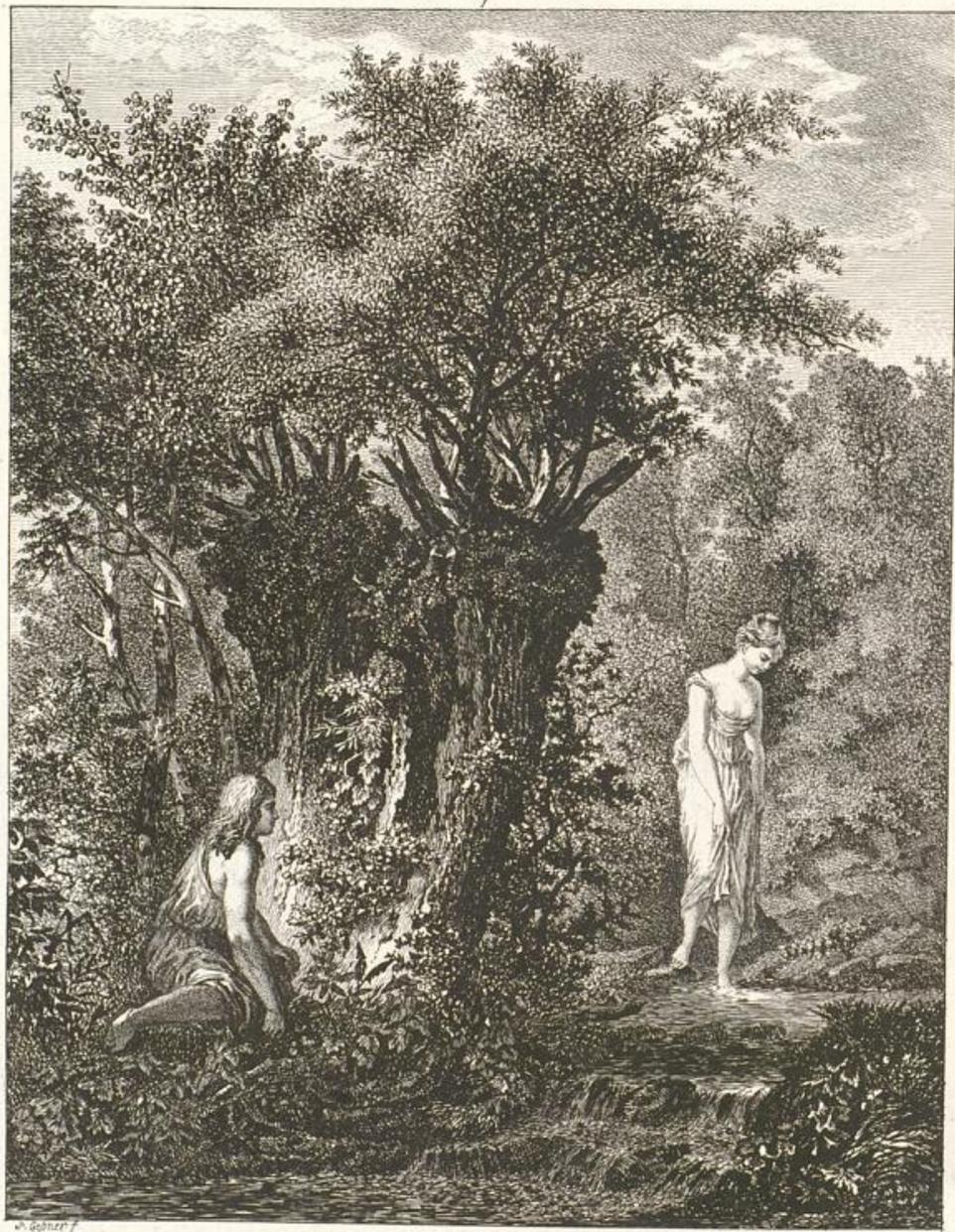


où le soleil brille à travers les rézeaux d'une pluie fraîche & légère. L'esprit plus ferein, elle se pressait de retourner à ses travaux, lorsque Nicias courut au devant d'elle. O Glicère, lui dit-il, & ses pleurs coulaient le long de ses jouës, Glicère, je t'ai écoutée sur la tombe de ta mère. Ne crains rien, fille vertueuse! J'en rends graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de séduire ton innocence. Pardonne chaste Glicère! pardonne & ne redoute point de moi un nouvel attentat. Ma vertu triomphe par la tienne. Sois sage, sois honnête! mais sois aussi plus heureuse. Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mere, & la moitié du troupeau que tu as gardé t'appartiennent! Puissé un homme aussi vertueux que toi assurer le bonheur de ta vie! Ne pleure point, fille vertueuse! Reçois le présent que t'offre un cœur sincère, & permets lui de veiller désormais à ton bonheur. Si tu me refuses, le remords d'avoir offensé ta vertu, fera le supplice de ma vie. Oublie! Ah! daigne oublier mon crime. Je te chéris comme une Divinité bienfaisante qui m'a défendu contre moi-même.

LE BOUQUET.

LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





LE BOUQUET.

J'ai vu Daphné. Peut être, hélas ! peut être ferait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vüe. Jamais je ne la vis si belle. Je reposais pendant les ardeurs du midi à l'ombre de l'oseraie, à l'endroit où le ruisseau roule doucement à travers les Cailloux. Des Rameaux touffus se courbaient au-dessus de ma tête, & repandaient sur les eaux leur paisible ombrage. Là je goutois les douceurs du repos. Depuis ce moment, hélas, il n'est plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étois assis, j'entens murmurer ce feuillage, & soudain j'aperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avancoit à l'ombre, le long du ruisseau. C'est ici qu'avec une grace charmante, elle relève sa robe azurée, & découvrant ses jolis pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite son beau visage & de l'autre elle soutenait les pans de sa robe. Puis elle s'arrête, elle attend qu'il n'y ait plus une goutte d'eau sur sa main, qui puisse

O

en



en tombant agiter la surface du ruisseau. L'onde devenue tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné sourit à sa propre beauté, & rajusta ses tresses blondes que rassemblait un nœud charmant. Pour qui, disais-je en soupirant, pour qui tous ces soins? à qui veut-elle plaire? quel est le mortel heureux dont s'occupe sa pensée, quand le plaisir de se voir si belle épanouit ses lèvres de rose.

Tandis qu'elle revait ainsi, panchée sur le ruisseau, elle laissa tomber le bouquet qui ornait son sein, & le courant de l'onde le porta jusqu'au bord où j'étais assis. Daphné se retira & je saisis le bouquet. Comme je le baisai! comme je l'approchai de mon cœur palpitant. Non, je ne l'aurais pas donné pour tout un troupeau. Mais hélas! il se fane, Ce bouquet si cheri, & c'est depuis deux jours seulement que je le possède. Quels soins n'en ai-je pas pris! Je l'avais conservé jusqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printemps pour le prix du chant. On y voit l'amour artivement cizelé, assis sous un berceau de mirthe: De l'extrémité de ses doigts, il essaie en riant la pointe de ses fleches. A ses pieds on voit deux Colombes, les ailes

ailes entrelacées, se becqueter tendrement. Trois fois par jour dans cette coupe j'arrosai mon bouquet d'eau fraîche, & la nuit, je l'exposai sur ma fenêtre à la rosée. Combien de fois penché sur ces fleurs n'ai-je pas respiré leurs doux parfums ! leur odeur me semblait plus suave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printemps. C'est sur le sein de Daphné qu'elles ont achevé d'eclorre. Puis ravi dans une douce extase je contemplais la coupe. O amour, disais-je en soupirant, que tes flèches sont ulcérées ! Que je sens vivement leur atteinte ! Ah ! fais que Daphné éprouve seulement pour moi la moitié de ce que je sens pour elle : & je te consacrerai cette coupe. Je la poserai sur ce petit Autel, & tous les matins, je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hyver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un rameau de mirthe. O puissiez-vous, charmantes Colombes, puissiez-vous être le présage fortuné de mon bonheur. Mais hélas ! le bouquet se fêtrit, quelque soin que j'en prenne. Tristes & decolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe, n'exhalent plus de parfums & leurs feuilles détachées tombent. O amour, fais que le destin de ces fleurs ne soit pas un présage funeste à ma tendresse.



D A M E T E E T M I L O N .

D A M E T E .

Vois-tu ce belier comme il va se plonger dans ces marais , & comme les brebis l'y suivent. Ce limon ne produit que des herbes mal saines ; & ces eaux fourmillent d'insectes nuisibles. Allons chasser nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux sont insensés ! voici du trefle , du thin , de la lavande. ^oTous ces arbuttes sont entourés de lierre. Et ils quittent ce paturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damete , sommes-nous toujours plus sages qu'eux ? Ne passons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal ?

D A M E T E . Où leur stupidité les pousse ! Du milieu des roseaux , les grenouilles fauent au devant d'eux. Insensés que vous êtes, sortez de ce marécage, revenez sur ces bords verdoyants. Comme les voilà faits ! . . . leur toison tout-à-l'heure était si blanche !

MILON.

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces peloufes fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là? Des colonnes de marbre renversées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes sauvages. Regarde cette arcade écroulée. Elle est ensevelie sous ce lierre & de toutes ses crevasses on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'était un tombeau.

MILON. Je le vois, Damete, voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vase paraissent ornés de figures. Ce sont des guerriers terribles, des courriers fougueux, écrasant sous leurs pieds des hommes étendus dans la poussière. Celui qui voulut que sa cendre fût couverte de si funestes images n'était sûrement pas un berger. L'homme dont vous avez laissé tomber ainsi en ruines le superbe mausolée ne fut assurément pas l'ami de ces Hameaux : La postérité chérit peu sa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs sur sa tombe.

DAMETE. Lui ! c'était un monstre. Il a devasté des campagnes fertiles ; d'hommes libres il a fait des esclaves. Les chevaux de ses guerriers foulaient au pied

O 3

l'espé-



l'espérance du moissonneur ; & des cadavres de nos ayeux il fema ces champs désolés. Ainsi que des loups affamés s'élancent sur de timides troupeaux, ses escadrons armés se jetaient sur des hommes paisibles, qui ne l'avaient point offensé. Fondant sa grandeur sur l'énormité de ses crimes, il étalait son orgueil dans des palais de marbre & s'y nourrissait du sang des provinces que sa barbarie avait ravagées. Lui-même érigea sur ces bords ce pompeux monument de ses fureurs.

MILON. Quel monstre ! mais j'admire sa démen-
ce. C'est à ses forfaits qu'il élève un monument, pour
que nos derniers neveux ne puissent les ignorer, pour
qu'ils n'oublient jamais, lorsqu'ils passeront en ce lieu,
de maudire sa mémoire. Et voici son tombeau ren-
versé. Et voici ses cendres répandues dans la fange, tan-
dis que l'urne qui les renfermait s'est remplie de limon
& de reptiles venimeux. Peut-on voir sans un sourire
mêlé d'horreur & de pitié la grenouille assise sur le cas-
que du héros & le limaçon se trainer sans crainte le
long de son épée menaçante ?

DAMETE. Que reste - t - il encore de sa funeste
grandeur

° grandeur ? Le noir souvenir de ses attentats, & son ombre plaintive est livrée aux tourmens des furies vengeresses.

MILON. Personne, non, personne ne daigne adresser au Ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels ! combien est malheureux celui qui fouille sa vie par des forfaits. Même lorsqu'il n'est plus, sa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offrirait les richesses de l'univers, s'il fallait les acheter par un crime, j'aimerais mieux n'avoir que deux chèvres à garder & vivre en paix avec moi-même. Encore en sacrifierais-je une aux Dieux pour leur rendre graces de mon bonheur. ○

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuses images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux, le monument d'un homme de bien, de mon père. Il fut élevé de ses propres mains. Alexis, Tu veilleras en attendant sur nos troupeaux.

MILON. Je t'accompagne avec joye pour célébrer la mémoire de ton père. Sa droiture est reverée encore aujourd'hui jusques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Vien, mon ami. Suivons ce sentier qui
traverse



traverse la prairie. Nous passerons auprès de ce Dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

Ils y allèrent : sur la droite de ce sentier était un pré dont l'herbe s'élevait jusqu'à leur ceinture. À gauche un champ de blé dont les épis s'agitaient au dessus de leurs têtes. Ce chemin les conduisit sous l'ombre paisible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouraient une cabane spacieuse & riante. Là, Damete fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, & d'une cruche remplie de vin frais.

MILON. Di-moi, Damete, où est le monument consacré à la mémoire de ton père ? Que je verse la première coupe de vin aux manes de l'homme juste !

DAMETE. Le voici, mon ami. Verse la sous cette ombre paisible. Tout ce que tu vois est le monument de sa vertu. Cette contrée était sauvage : C'est son travail qui cultiva ces champs ; & c'est sa main qui planta ces arbres fertiles. Nous ses enfans, & nos derniers neveux, nous bénirons tous sa mémoire ; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ses travaux la béniront avec nous. La prospérité de l'homme de bien repose
sur

sur ces campagnes, sur ces toits tranquilles & sur nous.

MILON. Homme juste & bienfaiteur ! Que cette coupe, que je verse ici, soit offerte à ta mémoire ! Laisser l'abondance au sein d'une famille vertueuse & faire du bien même au delà du trepas, est-il un monument plus respectable, plus cher à l'humanité ?



IRIS, EGLÉ.

EGLÉ.

L'air est toujours brulant, quoique le soleil s'incline déjà vers l'horizon. Toutes les plantes languissent encore. Viens, Iris, descendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont caresser ce rivage. Ces berceaux nous offrent l'azile le plus frais.

IRIS. Allons Eglé. Je suis tes pas. Avance encore un peu. Ces branches me tombent sur le visage.

EGLÉ. Comme ces eaux sont limpides ! On voit au fond jusqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement sur ce lit de gravier ! Oh ! j'en jure par les Nymphes : je laisse ici mes vêtemens & vais me plonger jusqu'au sein dans cette délicieuse fraîcheur.

IRIS. Mais si l'on vient, si l'on nous aperçoit !

EGLÉ. Aucun sentier ne conduit sur cette rive. Ce pommier qui semble se détacher du bord, pour recourber

ber

ber sur l'onde sa cime touffuë, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous sommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne saurait pénétrer. Ce feuillage agité par les Zéphirs ne s'ouvre que par intervalles aux plus foibles rayons du jour & se referme soudain.

IRIS. Eh ! bien Eglé, ce que tu oses, je puis l'oser aussi.

Les bergères posèrent leurs vêtemens au pied de l'arbre & saisies d'un doux frémissement, elles entrèrent dans l'onde fraîche. Les flots embrassent d'abord leurs genoux arrondis, & bientôt leur sein d'albâtre & de rose. Elles s'affirent sur des pierres que le courant de l'eau avait laissées près du rivage.

EGLÉ. J'éprouve, Iris, une gaîté, une vie nouvelle. Qu'allons nous faire ? chanterons - nous quelques chansons ?

IRIS. Y penses - tu ? Veux - tu qu'on nous entende depuis le côteau voisin ?

EGLÉ. Eh ! bien, parlons tout bas. Sçais - tu ce qu'il faut faire ? Raconte moi une histoire.

IRIS. Une histoire !



EGLÉ. Oui, quelque histoire secrète & agréable. Tu raconteras la première. Je raconterai ensuite à mon tour.

IRIS. J'en fais bien une assez jolie, mais....

EGLÉ. Iris; crois que ce feuillage n'est pas plus discret que moi.

IRIS. Soit. L'autre jour je descendais la colline en conduisant mes brebis au paturage dont la mer baigne les bords. Un grand cerisier, tu le sçais, est planté sur le penchant du côteau. Tandis que, Mais ne suis-je pas folle? Te dire mon plus grand secret!

EGLÉ. Eh! Ne te raconterai-je pas aussi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur?

IRIS. Eh! bien tandis que je descendais ce sentier solitaire, j'entendis tout-à-coup une voix charmante, & qui chantait l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je suspendis mes pas. Je regardai autour de moi, & ne pus appercevoir personne, mais personne en vérité. Je continuai mon chemin, & toujours je m'approchai de la voix. J'avance encore. Alors elle se trouva derrière moi. Car j'avais passé le Cerisier, & c'est de sa cime touffüe que sortait cette voix mélodieuse. Ce qu'elle chantait,
oh!

oh ! c'est ce que je n'oserai jamais te dire , quoique je n'en aye pas oublié la moindre Syllabe.

EGLÉ. Il faut absolument me le dire. Sous ses ombres secretes on n'a point de mystères ; & les jeunes filles au bain se disent tout.

IRIS. Eh bien ; j'y consens Mais est-il permis de répéter ainsi ses propres louanges. Il est vrai qu'on sçait, que les bergers exagèrent toujours lorsqu'ils veulent nous louer. Tandis que je descendais la colline. — Je sens la rougeur me monter au visage — la voix chantait ainsi.

„ Quelle est cette beauté dont la taille est si élégante & la démarche si noble ? Dites moi , doux Zéphirs , qui vous joués dans ses cheveux & dans les ondes de sa robe flottante , qu'elle est - elle ? Est - ce une des graces ? ah ! si s'en est une , c'est la plus jeune & la plus belle.

„ Comme les touffes fleuries du Treffe & du Thin cèdent mollement à l'impression de ses pas ! Comme la campanelle azurée & le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord du chemin pour baiser amoureuxment son pied mignon. Je veux les cueillir ces fleurs , qui baïsés tes pieds , qui ont été pressés sous tes pas , je veux les
cueillir

cueillir pour en tresser deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre fera consacrée à l'amour.

„ De quel air timide ses beaux yeux noirs parcourent la contrée ! Ah ! ne crain rien. Je ne suis pas un vautour. Mes chants ne sont point des présages funestes. Que ne puis-je former de sons assez doux pour suspendre tes pas ! Pourquoi mes accens ne sont-ils pas aussi touchans que ceux de la Fauvette, aussi mélodieux que ceux du Rossignol ; dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printems n'en a pour le Rossignol & pour tous les oiseaux du bocage ?

„ Que crains-tu ? Daigne plutôt ralentir tes pas ! Rossiers sauvages, détournés vos épines. Ne blessés point ce pied si souple & si délicat. Mais si légèrement vous pouviés accrocher sa robe, qu'il serait doux d'arrêter la belle encore quelques instans ! Mais elle précipite ses pas. Ces jeunes Zéphirs qui semblent s'intéresser à ma peine, s'opposent envain à sa fuite. Sa robe seule flotte en arrière. Cruelle ! ils ne sauraient te retenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille & cette nuit au clair de la lune, j'irai

j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon présent , je suis le plus heureux berger de ces ha-meaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entièrement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas ! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va disparaître. „

Ainsi chanta le berger. Les yeux baissés , je suivis le sentier , cependant je jetai un regard dérobé sur la cime de l'arbre , mais son feuillage était si épais , que je n'y découvris personne. Devine , Eglé , si je m'endormis , dèsqu'il fut nuit ? J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre ; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchifait son ombre sur ma couche. Je rougis , mon cœur palpita. Mais lorsque le jeune berger se fut retiré ne fallait-il pas m'assurer , si ce n'était pas un songe ? — Je m'approchai doucement de la fenêtre & détachai en tremblant le petit panier. Il était plein des plus belles cerifes. jamais je n'en mangeai de si douces. On y avait mêlé des boutons de roses & de feuilles de mirthes. Oui chère Eglé — mais qui était ce berger , c'est ce que ta curiosité ne saura pas encore.

EGLÉ.



EGLÉ. Voudrais-je te le demander ? A-t-on jamais été plus mystérieuse ? Tu ne me diras donc point que c'était mon frère. Et ce panier qu'il a attaché à ta fenêtre , n'est-ce pas un présent que je lui avais fait le jour même ? Ah ! tu te troubles , une rougeur plus vive que celle des boutons de rose te couvre depuis ce sein où se jouent les flots jusqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embrasse-moi , chère Iris , aime mon frère , je te chéris déjà comme ma sœur.

IRIS. Te raconterais-je mon plus grand secret , si je ne t'aimais pas , Eglé , comme moi-même.

EGLÉ. Eh ! bien pour que ta confiance ne t'inquiète plus , je vais te conter aussi ce que mon cœur a de plus secret. Le premier jour du mois , mon père fit un sacrifice au Dieu Pan. Il avait invité à la fête Menalque son ami. Il y vint accompagné de Daphnis le plus jeune de ses fils. Daphnis pendant le sacrifice joua de deux flutes ; & tu sçais , Iris , qu'aucun berger n'en jouë avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles sur sa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête , il était beau comme le
jeune

jeune Dieu de Délos. Le sacrifice consommé nous allâmes mais écoute — j'entens du bruit dans le bocage le bruit s'approche de ces bords.

IRIS. Ecoutons. Oui. Je l'entens approcher encore. O Nymphes, secourés-nous ! Prenons vite nos vêtements & fuyons dans cette grotte.

Les bergères effrayées s'enfuirent comme des colombes que l'épervier poursuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un Faon aussi timide qu'elles qui venait se désaltérer dans le courant de la rivière.



MÉNALQUE ET ALEXIS.

Ménalque était vieux. Déjà les ans avaient penché sa tête octogenaire. Des cheveux argentés ombrageaient son front. Sa barbe blanche retombait sur sa poitrine, & un bâton rassurait ses pas chancelans. Comme celui qui après les travaux d'un beau jour d'Été se repose satisfait à la fraîcheur du soir & rend grâces aux Dieux, en attendant le paisible sommeil. Ainsi Ménalque avait consacré le reste de ses jours au culte des immortels & au repos : car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquille & serein il attendait désormais le sommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répandue sur ses enfans. Il leur avait donné de nombreux troupeaux & de riches paturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ses vieux jours, & à lui rendre les soins qu'il avait eus de leur jeunesse. C'est un devoir que les Dieux n'ont jamais laissé sans récompense. Souvent assis devant sa cabane à la douce chaleur du soleil, il contemplait



S. J. G. H. N. v. 1772.

LANDESBIBLIOTHEK
OLDENBURG



templait ses jardins soigneusement cultivés , & dans un vaste lointain les travaux & la richesse des champs. D'un air affable & caressant il engageait les passans à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voisinage , & se plaisait à apprendre de l'étranger les mœurs & les coutumes des pays lointains.

Les enfans de ses enfans , l'amusement le plus cher à sa vieillesse , venaient folâtrer autour de lui. Arbitre de leurs jeux , il jugeait leurs petits différens , & les accoutumait à être bons , faciles & compâtissans pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignait se mêlait toujours quelque instruction simple & frappante. Lui même faisait leurs jouëts. Sans cesse ils accouraient en criant — Oh ! fais nous encore ceci — & puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu , ils se précipitaient à son cou ; ils fautaient de joye & le vieillard fourrait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc , à en faire des flutes & des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis & les chevres au paturage & ceux qui les ramènent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantaient , les plus grands les ac-



compagnaient de la flûte. Quelquefois encore il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous, la bouche entr'ouverte & les yeux attachés sur ses lèvres.

Un jour qu'il était venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y réchauffer au soleil du matin, son petit fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vû que treize printemps. Les roses du bel âge & de la santé brillaient sur ses jouës, & ses cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes & de soulager l'indigence. Il lui disait; aucun plaisir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du soleil, la lune perçant les sombres voiles de la nuit, remplit nôtre cœur d'un sentiment délicieux, mais celui que nous inspire la bienfaisance — O mon fils, il est plus délicieux encore. Des larmes de joye & de tendresse arrosèrent les jouës du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec transport — Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux sur lui, furent mes discours seuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque chose

chose dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis essuya les pleurs de ses jouës de roses ; mais ses yeux se remplissaient sans cesse de nouvelles larmes : Ah ! je le sens , oui je sens que rien n'est si doux que de faire du bien.

Ménalque attendri ferra la main du jeune homme dans la sienne & lui dit. Je vois sur ton front , je lis dans tes yeux que ton ame est émuë , & qu'elle ne l'est pas seulement de ce que je viens de dire.

Interdit , le jeune berger detourna ses regards. Tes discours ne font - ils pas assez touchans pour faire répandre sur mes jouës une douce rosée de larmes ?

Je vois , mon fils , lui répondit Ménalque , je vois que tu me caches , peut - être pour la première fois , ce qui fait palpiter ton sein , ce qui erre déjà sur tes lèvres.

Eh ! bien , dit Alexis , en retenant ses pleurs , je te raconterai tout. Mais sans toi je l'eus caché éternellement au fonds de mon cœur. Ne l'ai - je pas appris de toi-même ? celui qui se vante du bien qu'il a fait n'est bon qu'à demi. Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur , ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est



le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venait la voix, & j'aperçus un homme. Il ôtait de dessus ses épaules un pesant fardeau & le posait à terre en soupirant. Je ne puis, non, disait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie est pleine d'amertume ! Une subsistance pénible & douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre accablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbruste dont le fruit puisse me rafraichir. O Dieux ! Je ne vois autour de moi que d'affreux déserts. Aucun sentier qui me conduise vers ma chaumière & mes genoux chancelans ne sauraient me porter plus loin. — Cependant je ne murmure pas. O Dieux ! Vous m'avez toujours secouru. En gémissant ainsi, il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors sans en être aperçû, je courus de toute ma force à nôtre cabane, je ramassai vite une corbeille de fruits secs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne

tagne & je retrouvai encore cet infortuné. Il goutait dans ce moment la paix du sommeil. Doucement, tout doucement je m'approchai de lui, je mis à ses côtés la corbeille & le flacon rempli de lait & j'allai me cacher dans les buissons. Il se réveilla bientôt, Les yeux sur son fardeau, que le sommeil, dit-il, est un doux soulagement! Je vais essayer à présent de te trainer plus loin. N'as-tu pas servi à reposer ma tête? Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maître hospitalier me recevra sous son toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau sur ses épaules, il aperçut le flacon & la corbeille. La charge retomba de ses bras. — Dieux! que vois-je! s'écria-t-il — hélas, le besoin qui me tourmente trompe mes sens, je rêve sans doute, & quand je me réveillerai, tout disparaîtra. Mais non — je veille — Dieux! ce n'est pas un songe. Il porta la main sur les fruits — je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? c'est à toi que je verse les premières gouttes de ce lait, & c'est à toi que je consacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçois

çoi, ah ! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoissance — Tu vois si mon ame en est pénétrée. A ces mots, il s'affit & mangea en versant des larmes de joye. Après s'être rafraichi, il se leva & rendit encore une fois graces au Dieu qui veillait sur lui avec tant de bonté. Ou les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaisant ? pourquoi ne puis-je le voir & l'embrasser ? Où es tu ? que je te rende graces, que je te bénisse ! Dieux bénissés - le. Bénissés l'homme généreux, & les siens, & tout ce qui lui est cher. Je suis rassasié : je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme & mes enfans en mangent & qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla & je pleurai de joye. Cependant je courus à travers les buissons pour le devancer, & je m'affis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, & me dit. Ecoute, mon fils, n'as tu vû personne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits ? Non je n'ai vû personne dans la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais, lui dis-je, comment es-tu venu jusques dans ce désert ? sans doute que tu t'es égaré. Aucune route ne conduit

conduit ici. Hélas ? oui , mon enfant , je me suis malheureusement égaré. Et si quelque divinité bienfaitante , ah ! Si c'est un mortel , les Dieux l'en béniront , si quelque divinité bienfaitante ne m'avait sauvé , j'aurais péri de faim & de soif dans ces montagnes. — Que je t'enseigne donc le chemin ! Donne moi ton fardeau à porter , & tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-tems , il me donna le fardeau & je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà , mon père , ce qui me fait encore pleurer de joye ; ce que j'ai fait m'a couté peu de peines , cependant toutes les fois que je me le rappelle , ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien !

Le vieillard dans le plus doux ravissement embrassa le jeune homme. Ah ! je descends sans regrets dans la tombe , puisque je laisse la bienfaisance & la piété dans ma chaumière.



R

LA

LA TEMPÊTE.

MISIS & Lamon gardaient un troupeau de génisses sur le promontoire près duquel le Tiferne s'enfuit au sein des mers à travers les roseaux. De noirs orages s'amassaient dans le lointain. Un silence effrayant planait sur la cime des arbres. L'hirondelle & l'Alcion erraient çà & là incertains & épouvantés. Déjà les troupeaux avaient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étaient restés seuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme est terrible ! dit Lamon. Regarde le soleil couchant qui se retire derrière ces nuages. Semblables à des monts fourcilleux , ils s'élèvent aux extrémités de la mer.

MISIS. Cette mer noire & sans rives ressemble à la nuit éternelle. Elle est encore paisible ! mais à ce calme funeste succédera bientôt la plus affreuse tourmente. Un bruit sourd remplit déjà les airs. Ainsi dans un désastre subit on entend au loin les hurlemens de l'angoisse & de la terreur.

L A M O N.

L A M O N. Regarde ces montagnes de nuages, comme on les voit s'amonceler lentement ! comme on les voit fortir de l'abîme toujours plus sombres, toujours plus menaçantes.

M I S I S. Le bruit s'avance & devient plus éclatant. Les ténèbres couvrent la mer. Déjà elles ont englouti les îles de Diomède : On ne les voit plus. Ce n'est qu'au sein d'une obscurité profonde qu'étincelle encore la flamme du Phare voisin. Mais voici les vents qui commencent à mugir. Ils déchirent la nuë, ils la poussent avec furie dans les airs, ils se déchainent sur l'onde, déjà blanchie d'écume.

L A M O N. La tempête éclate dans toute sa fureur. Cependant j'aime à contempler sa rage. Je ne fais quel plaisir mêlé d'inquiétude agite mon sein. Si tu veux nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à descendre pour retrouver nôtre azile.

M I S I S. Lamon ! je reste avec toi. Déjà l'orage est sur nos têtes. Les vagues se jettent sur ce bord, & les vents sifflent à travers la cime courbée des arbres.

L A M O N. Voi les flots déchainés, jaillissant leur écume jusqu'aux cieux, s'élever en rochers escarpés, &



se précipiter avec effroi dans l'abîme. La foudre fillonnant le dos des vagues éclaire seule cette scène d'horreur.

MISIS. O Dieux immortels ! Un vaisseau ! Il est suspendu sur cette vague comme un oiseau sur la pointe d'un Rocher. Ciel ! elle s'écroule. Où est le vaisseau ? Où sont les infortunés ? Ensevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON. Si mes yeux ne me trompent pas , le vaisseau reparait sur cette vague. Dieux ! Sauvés , Ah ! sauvés les malheureux ! Hélas ! regarde , la vague qui les poursuit se précipite sur eux de toute sa violence. Infortunés , qu'alliés vous chercher , pour quitter ainsi les bords de votre patrie & vous confier au plus perfide des élémens ! votre païs ne produisait-il pas assez de fruits pour appaiser votre faim ? Vous cherchiez la richesse & vous trouvez une mort déplorable.

MISIS. Vos pères , vos épouses , vos enfans , arroseront en vain de leurs larmes le rivage paternel. En vain feront-ils des vœux pour vous aux autels de Neptune. Votre tombeau demeurera vuide. Vos corps serviront de pâture aux oiseaux du rivage , ou seront dévorés par les monstres de la mer. O Dieux , souffrés

rés que tranquille j'habite toujours ma pauvre chaumière , que satisfait de peu , mon champ & mon troupeau suffisent à mes besoins !

L A M O N. Grands Dieux ! Punissés-moi , comme ces infortunés , si jamais mon cœur murmure , si jamais je desire plus que je n'ai , ma subsistance & du repos.

M I S I S. Descendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques uns de ces malheureux sur la terre. S'ils vivent encore , nous aurons la consolation de les faire. S'ils sont morts nous appaiserons du moins leurs manes , en leur ouvrant une tombe paisible.

Ils descendirent au rivage , & ils trouvèrent étendu sur le sable un jeune homme beau comme le fils de Maya. N'ayant pû le rappeler à la vie , ils l'ensevelirent au bord de la mer , en versant des pleurs. Les débris du vaisseau étaient dispersés sur l'arène. Ils aperçurent parmi ces débris une cassette. L'ayant ouverte , ils y trouvèrent de grandes richesses. Que faire de cet or , dit Misis ?

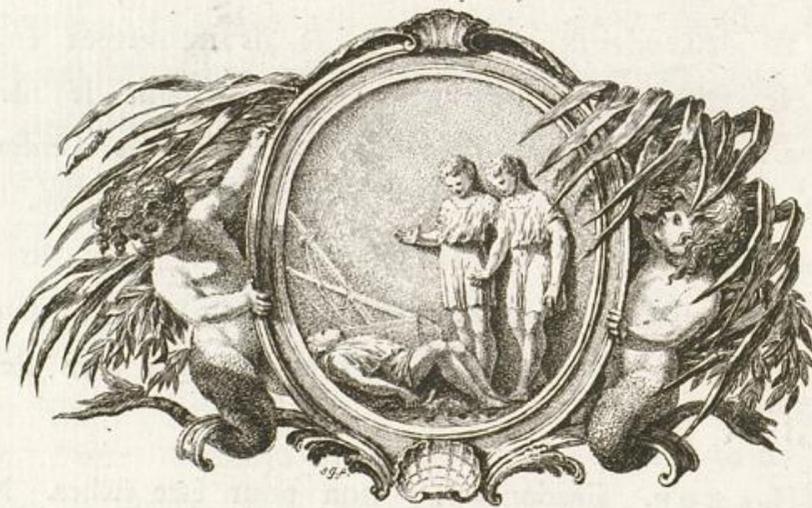
L A M O N. Gardons-le , non pour être riches. Nous en préservent les Dieux , mais pour le rendre à celui

R 3

qui

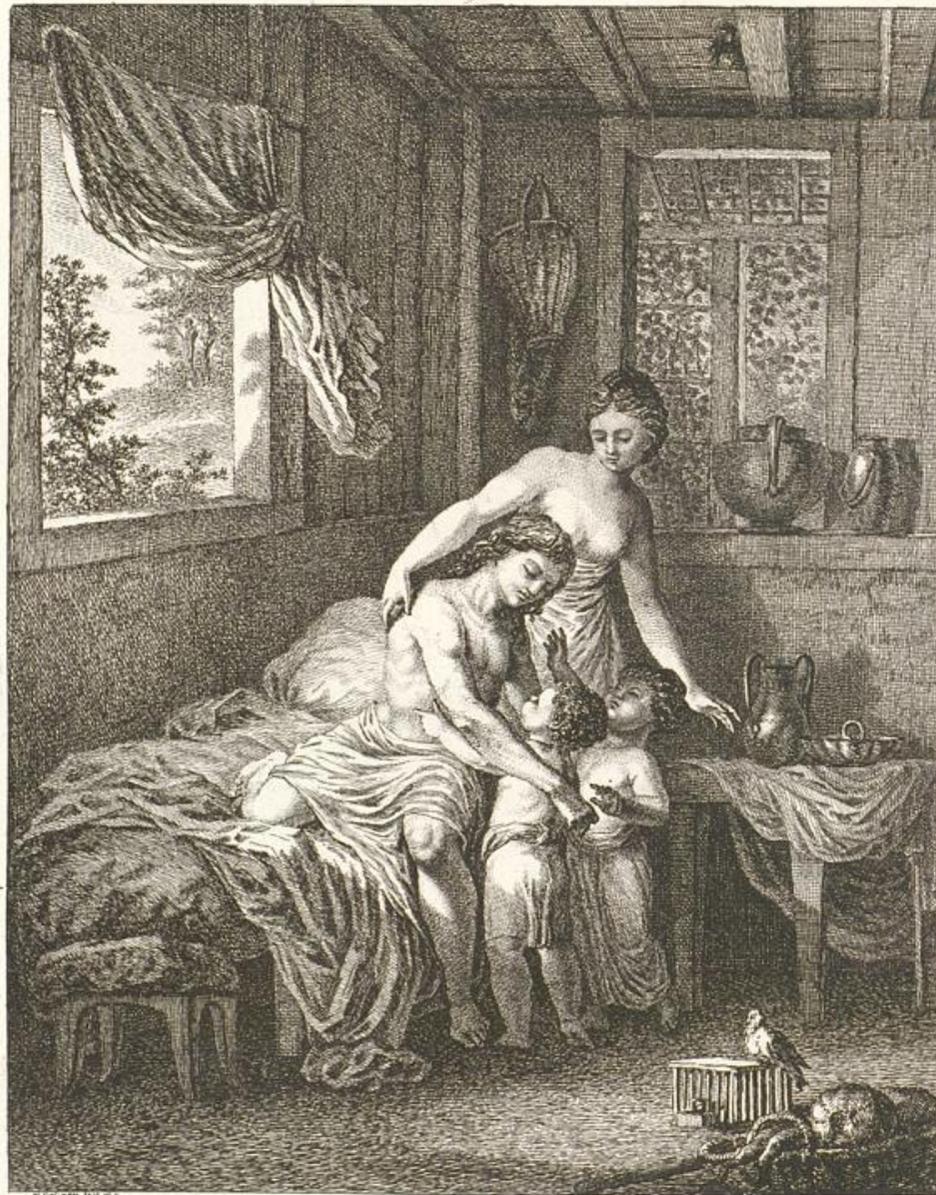
qui pourrait le reclamer, ou à quiconque en aura plus besoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le trésor resta long-tems entre les mains des deux bergers. Enfin ils en firent bâtir un petit temple près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornaient la façade ombragée de Lierre & dans l'enfoncement était placée la statuë du Dieu Pan. Douce modération! c'est à toi & au Dieu Pan que ce temple était consacré.



LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





MIRTIL ET CHLOË.

De grand matin, Mirtil sortant de la cabane trouva Chlœe sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brillait sur toutes les fleurs, & à la rosée se mêlaient les larmes de la petite Chlœe.

MIRTIL. Chere Chlœe ! que veux tu faire de ces guirlandes ? hélas ! tu pleures.

CHLÖE. Et ne pleures - tu pas toi - même, cher Mirtil ! Mais hélas ! qui ne pleurerait comme nous ! l'as-tu vuë notre mere, dans quelle tristesse elle est plongée ! comme avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en detournant de nous ses yeux baignés de larmes.

MIRTIL. Je l'ai vu comme toi : hélas ! notre pere ! sans doute il est plus mal encore qu'il n'était hier.

CHLÖE. Ah ! mon frere, s'il doit mourir ! comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque nous faisons ce qu'il aime, ce qui plait aux Dieux.

MIRTIL. O ma sœur ! comme tout est triste ! En-
vain

vain mon agneau vient me caresser, j'oublie presque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige sur mes épaules, & cherche à me becqueter les levres & le menton. Rien — non, rien ne saurait me rappeler à la joie. O mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLÖÉ. Hélas ! il t'en souvient — ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux & qu'il se mit à pleurer. ...

MIRTEL. Oui, Chlôé — il m'en souvient, comme il nous remit à terre ! comme il devint pâle, je ne peux plus vous tenir, mes enfans, je me trouve mal très-mal. À ces mots il se traina dans son lit, depuis ce jour il est malade.

CHLÖÉ. Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté ! Ecoute, mon frere, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, & pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statuë de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les Dieux sont bons, que les Dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence. J'irai, j'offrirai ces guirlandes au Dieu Pan. Et vois

tu

tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau -- Eh! bien, je veux l'immoler encore au Dieu.

MIRTIŁ. O ma chere sœur! je veux aller avec toi -- je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits, & mon ramier, je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut & fut bientôt de retour, alors ils allerent ensemble au pied de la statue. Elle était située non loin de-là sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le Dieu des champs.

„ O Pan, protecteur de nos hameaux! écoute, écoute favorablement nos prieres, reçois nos faibles offrandes. C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds, si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, o Pan, sauve notre père, rends-le à ses pauvres enfans.

MIRTIŁ. Je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers. Reçois-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chevre du

S

trou-



troupeau ; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand , je t'en sacrifierai deux toutes les années , pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends , o Dieu secourable , rends la santé au meilleur des pères.

CHLŒÉ. Je vais t'immoler cet oiseau , o Dieu secourable , c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde , il vole sur ma main pour me demander sa nourriture , mais je veux , o Pan ! je veux te l'immoler.

MIRTEL. Et moi je vais t'immoler ce ramier. Il se joue , il me caresse , mais je veux , o Pan , je veux te l'immoler , pour que tu nous rendes notre père. Exauce , o Pan , exauce nos vœux.

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes , lorsqu'une voix se fit entendre. „ Les Dieux „ aiment à exaucer les vœux de l'innocence. Aimables „ enfans , n'immolés point ce qui fait vos delices , votre père est rendu à la vie.

Et Menalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfans , il alla ce jour même avec toute sa famille offrir un sacrifice au Dieu. Il vecut comblé de benedictions & vit les enfans de ses enfans.

LA

LA JALOUSIE,

La flamme la plus dévorante, le plus cruel serpent, que les furies jettent dans notre cœur, c'est la jalousie. Alexis l'éprouva. Il aimait Daphné : il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, & blanche comme le Lys qui s'épanouit au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendresse éternelle. Venus & les amours semblaient répandre sur eux leurs plus douces faveurs. Le père d'Alexis venait d'échapper à une maladie dangereuse. Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de sacrifier six brebis au Dieu de la santé. Pars, conduis les victimes à son temple. Il y avait deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Esculape. Alexis versa un torrent de larmes en se séparant de sa bergère. On eut dit, qu'il avait de vastes mers à traverser. Triste & rêveur, il conduisait ses brebis devant lui, & en s'éloignant du hameau, il soupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il passait par les plus



belles prairies & ne les voyait point. Les païfages les plus rians s'offraient à fes yeux. Infenfible à leur beauté, il ne fentait que fon amour, il ne voyait que fon amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruisseaux; il l'entendait répéter le nom d'Alexis & lui répondait par fes foupirs. C'est ainfi qu'il graviffait les sentiers folitaires, en fuisant les brebis, & en fe plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légereté du chevreuil. Il arriva au temple, les viétimes offertes, le facrifice confommé, il vola fur les ailes de l'amour pour regagner fa demeure. Mais en paffant à travers les buiffons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. À-peine la douleur lui laiffa-t-elle la force de fe trainer jufqu'à la cabane voisine. Un berger bienfaifant l'y reçût & mit fur fa bleffure des herbes falutaires. Dieux! que je fuis infortuné! difait-il fans cefse; fombre & rêveur il comptait en foupirant chaque minute. Une heure lui paraiffait une longue nuit d'hiver. Enfin une divinité ennemie verfa dans fon cœur le poison de la jalousie. Dieux! difait-il en murmurant tout bas, & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux! quelle penfée! Daphné pourrait m'être infidèle!..

Penfée

Pensée injuste, odieuse ! ... Mais Daphné est femme & Daphné est belle. Qui peut la voir & résister à ses charmes ? Depuis longtemps Daphnis ne soupire-t-il pas pour elle ? Il est beau. Qui n'est pas attendri aux doux accens de sa voix ? Et qui touche la Lyre comme lui ? Sa cabane est près de celle de Daphné. Elle n'en est séparée que par un ombrage délicieux Loin de moi — ah ! loin de moi pensée déchirante ... hélas ! tu te graves toujours plus profondément dans mon cœur. Tu me poursuis nuit & jour Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre sa bergère se glissant d'un pas timide sous l'ombre où Daphnis soupire aux echos sa peine & ses amours. — Là, il la voit, l'œil languissant, étouffer à peine les soupirs qui font palpiter son sein. Dans un autre moment il la voit sommeiller sous un berceau de Jasmin : Daphnis l'y suit, l'aperçoit, ose s'approcher d'elle, ses avides regards dévorent tous ses charmes — Il saisit sa main la baise ; Daphné ne se réveille point ... il baise ses joues, il baise ses lèvres, & elle ne se réveille pas, s'écrie-t-il transporté de fureur ! Mais quelles affreuses images je vais créer moi-même ! Pourquoi ne suis-je ingénieux



qu'à me tourmenter du plus cruel supplice ! Injuste ! ingrat , pourquoi ne pensé - je qu'à ce qui peut blesser son innocence ?

C'était déjà le sixième jour que durait cet horrible tourment ; & sa playe n'était pas encore entièrement guérie. Mais rien ne saurait l'arrêter d'avantage. Il embrasse son bienfaiteur. Il résiste à tout ce que la douce hospitalité peut imaginer pour le retenir encore. Poursuivi par les furies , il part , & malgré sa douleur , il court , il vole. Déjà la nuit était tombée. Mais au clair de la lune , il apperçût de loin la cabane de Daphné. Ah ! désormais , dit-il , fuyés pensées odieuses ! fuyés loin de moi. C'est là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'huy , o Dieux ! encore aujourd'huy , je pleurerai de joye sur son sein. En prononçant ces mots il hâtaït encore ses pas. Cependant il vit Daphné s'avancer sous le berceau qui conduisait à sa cabane. C'est elle. O Daphné , c'est toi ! c'est ta taille si élégante , ta démarche si légère , ta robe plus blanche que la neige. C'est elle. O Dieux ! mais où va - t - elle en ce moment ! Pour des timides bergères , il est dangereux de s'exposer ainsi la nuit dans les champs.

Peut-



Peut - être impatiente de me voir , vient - elle sur le chemin à ma rencontre ! à peine l'eut - il dit , qu'un jeune homme sortit du berceau pour la suivre. Il se mit à ses côtés , & Daphné pressa tendrement sa main dans celle du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit sous son bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignèrent ensemble de la cabane au clair de la lune. Alexis saisi d'horreur se tenait dans l'éloignement & frémissait de tout son corps. Dieux immortels ! Que vois-je ? Il n'est donc que trop vrai ! Ce qui m'a si cruellement agité est certain. Une Divinité compatissante me l'avait prédit. Malheureux ! — Qui es - tu , Dieu ou Déesse , o toi qui m'as fait sentir mon malheur , venge -- ah ! venge moi. Punis à mes yeux cette perfidie , & laisse moi mourir de douleur !

Les bras entrelacés , Daphné & le berger suivaient le chemin du bois de Mirthes qui entoure le temple de Vénus. La Lune éclairait leurs pas , & leur maintien annonçait une douce intelligence.

Ils vont sous l'ombre de ces Mirthes , disait Alexis furieux , & c'est à l'ombre même de ces Mirthes qu'elle
m'a

m'a juré si souvent une tendresse éternelle. Les voilà dans le Bosquet. Ciel ! je ne les vois plus : cachés sous le plus épais feuillage, ils vont s'asseoir sur le gazon. Mais non, je les revois sa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige grifâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un azile charmant, & cette mousse est fraîche Perfide ... reposez-vous --- Jurés en présence de Phœbé -- jurés-vous vos coupables amours. Puissent les furies jeter l'épouvante au milieu de vous ! mais non. Ecoutons. Les Rossignols répètent les airs les plus tendres, & les tourterelles soupirent autour d'eux. Cependant ... ce n'est pas encore là qu'ils suspendent leurs pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déesse. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

Il entra dans le bois de Mirthes. Il les vit s'avancer vers le Temple, dont les colonnes de marbre blanc éclairées par la lune perçaient avec éclat les ombres de la nuit. Eh ! quoi -- ils oseraient franchir ces marches saintes ! La Déesse de l'amour protégerait la plus noire perfidie. Il vit en effet la jeune bergère monter les degrés du Temple ; la petite corbeille de fleurs
sous

sous le bras, elle en traversa les portiques; & le jeune homme s'arrêta sous la première Arcade. Alexis approchait toujours à la faveur des ombrages: Frémissant d'horreur & de désespoir, il se glissa sous l'ombre d'une colonne & s'étant appuyé contre elle, il aperçut distinctement Daphné qui allait à la statue de Vénus. Le Marbre en était aussi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entière. La Déesse penchée en arrière avec une majesté ravissante semble éviter les yeux étonnés des mortels, & de sa hauteur sublime elle jette un regard de bonté sur ceux qui encensent ses autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la Déesse, posa les guirlandes devant elle & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux.

„ Exauce, o douce Déesse, protectrice des amours fidèles! Exauce ma prière. Reçois favorablement les fleurs que j'ose t'offrir; elles sont encore humides de la rosée du soir & de mes larmes. C'est aujourd'hui, le dixième jour qu'Alexis est loin de moi. O bienfaitante Déesse! qu'il revienne dans mes bras! Protège-le sur sa route & ramène-le aussi fidèle, aussi tendre qu'il l'était lors

T

qu'il



qu'il m'a quittée. Ramène-le & que je le presse contre mon sein palpitant d'amour !

Alexis l'entendit. Il aperçut vis-à-vis de lui le jeune Berger dont la lune éclairait alors le visage. C'était le frère de Daphné. Timide & craintive, elle n'avait pas voulu s'exposer aux dangers de la nuit, en allant seule au Temple de Vénus.

Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut soudain aux yeux de son amante. Daphné saisie du plus doux ravissement, Alexis transporté de joye & de honte, ils tombèrent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déesse.



LANDES-
BIBLIOTHEK
OLDENBURG





ERYTHIE.

MYRSON.

Viens, Lycidas, Entrons dans le ruisseau, il rafraichira nos pieds. Le faule & le peuplier flexible y forment une voute de la plus riante verdure.

LYCIDAS. Volontiers, Myrson. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un azile assez frais?

MYRSON. Allons jusqu'au rocher d'où se précipite le ruisseau. On y sent une fraicheur aussi délicieuse, que si l'on nageait dans l'onde au clair de la Lune.

LYCIDAS. Ecoute. Déjà j'entens le bruit de l'eau qui tombe. On dirait que tout ce qui respire vient chercher la joye sous ces ombrages. Quel bourdonnement, quel murmure, quel doux gazouillement, quel tumulte agréable & varié, vient animer ces berceaux solitaires! Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin? Comme il fautille dans sa gaité folâtre de caillou en caillou! Vois-tu comme le soleil darde un rayon brillant dans le creux de ce faule dont le tronc est en-



touré de lierre. Ah ! regarde , un petit chevreau repose dans le creux ! Qu'il a bien trouvé ce paisible abri !

MYRSON. Tu vois tout , & tu ne t'apperçois pas que nous arrivons à l'endroit où nous voulions être.

LYCIDAS. O Pan ! O Dieux ! quel réduit charmant ?

MYRSON. Le ruisseau dans sa chute , semblable à un tapis argenté qui flotte doucement au gré des airs , couvre toute l'entrée de la grotte & ces arbrisseaux le couronnent de leur feuillage. Viens , passons derrière la cascade , entrons dans la grotte.

LYCIDAS. Cette agréable fraîcheur me fait tressaillir. Comme le ruisseau tombe en bouillonnant à nos pieds ! Chaque goutte d'eau semble , aux rayons du soleil , une étincelle de feu.

MYRSON. Asseyons nous sur cette roche couverte de mousse. Nos pieds reposeront à sec sur ces pierres , qui sortent de l'eau , & renfermés dans cet antre , la cascade jettera sur nous son rideau transparent.

LYCIDAS. Non , jamais je n'ai vû un lieu plus enchanteur.

MYRSON. Ouï , cette grotte est délicieuse. Aussi est-

est-elle consacrée au Dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le Dieu vient souvent s'y reposer. Sçais-tu l'histoire merveilleuse de cette source? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS. Nous sommes bien ici. Assis sur cette mousse, appuyé contre le rocher, j'écouterai tes chants avec transport.

MYRSOÏN. Que tu étais belle! Erythie, fille d'Eridan; La plus belle des Nymphes de Diane! Sa beauté cependant ne faisait qu'éclorre. Presque encore enfant, déjà sa taille était élégante. La première fleur de l'innocence souriait sur son joli visage. Une timidité ingénue adoucissait l'éclat de ses yeux bleus, & son sein naissant, arrondi avec grace, promettait ce que promet le bouton de la plus belle rose!

Pendant les ardeurs d'un jour d'été elle avait poursuivi avec ses compagnes les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languissante de soif, elle courut se désalterer à une source. Pour se rafraîchir, elle y lava son beau visage & puisant de l'eau dans le creux de sa main, elle la savourait de sa petite bouche vermeille. Penchée

T 3

ainsi



ainfi fur la fontaine , Erythie ne fongeoit à aucun danger. Mais Pan caché dans le bosquet voifin avoit les yeux fixés fur elle. Soudain le Dieu fe fentit embrafé de tous les feux de l'amour. Sans être apperçû de la Nymphé , il s'étoit déjà gliffé tout près d'elle , lorsque le frémiffement de l'herbe , que foulait fes pieds , décéla fon approche. Saifie de frayeur , elle prend la fuite , elle échappe aux bras nerveux de Pan , à ces bras qui tremblaient de défir & de volupté. Déjà elle fentait fur fon fein leur chaleur brulante. Une feuille de rofe eut rempli l'efpace qui l'en féparoit. Elle franchit le ruiiffeau. Plus légère que la Biche , l'épouvante ajoute encore à fa légéreté. Il la pourfuit. Elle vole à travers les près , femblable au vent rapide qui de fon aile effleure à peine les pointes de l'herbe naiffante. Mais tout-à-coup la terreur fufpend fa courfe. Sur le bord d'une roche escarpée , elle recule & pâle & tremblante , elle voit la profondeur de l'abime. O Diane ! s'ecrie-t-elle , avec l'accent du défefpoir , o Diane , protectrice des cœurs chaftes , fauve moi ; ne permets pas qu'un bras impudique ofe ferrer ce fein dévoué à ton culte ! Viens , chafte Déesfe , viens à mon fecours. Ce-
pendant

pendant le Dieu l'avait déjà atteinte de si près qu'elle sentait le feu de sa brulante haleine, & ses mains étaient prêtes à la saisir. Mais la Déesse, ennemie des amours, entend les accens plaintifs de la Nymphé.

Pan croyant embrasser Erythie, sent l'onde s'échapper entre ses mains & s'écouler sur son cœur palpitant d'amour. Erythie dans ses bras est changée en fontaine. Ainsi fond la neige au printems sur de noirs rochers. — elle réjaillit sur les bras du Dieu. Elle ruissèle le long de ses genoux, elle murmure à travers le gazon, se précipite du haut de la roche, & roule déjà son onde au fonds de la vallée. Ainsi se forma la source pure d'Erythie.



LA JAMBE DE BOIS.

CONTE HELVÉTIQUE.

Sur le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paître ses chèvres. Son chalumeau appelait gayement l'Echo des antres de rocher, & sept fois de ses chants mélodieux l'Echo faisait rétentir les vallons. Tout-à-coup il aperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assurés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, & ses yeux s'arrêtèrent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant; N'est-ce pas, que tu penses qu'impotent comme je le suis, j'aurais mieux fait de rester dans la Vallée? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année, & telle que tu la vois, mon ami,

ami, cette jambe m'est plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus souple. Je veux bien, mon père, reprit le berger, qu'elle te soit plus honorable; mais je parie que les autres sont plus commodes. Sans doute tu es fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres ou de l'eau fraîche de la source qui jaillit là bas du creux de cette roche?

LE VIEILLARD. J'aime la candeur peinte sur ton visage. Un peu d'eau fraîche suffira pour me soulager: Si tu veux bien m'en apporter ici, je te raconterai l'histoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard se fut rafraichi il dit: Lorsque vous voyés vos pères estropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorés le ciel, & bénissés leur valeur. Sans elle, vous courberiez la tête sous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du soleil & de faire répéter aux Echos des chants d'allégresse. La joye & la gaité habitent les collines & la vallée, & vos chansons resonnent d'une montagne à l'autre. Liberté! douce liberté, c'est toi qui répans le bonheur sur cette terre chérie! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous appartient.



partient. Satisfaits nous cultivons nos propres champs. La recolte que nous y faisons est à nous, & nos moissons font des jours de fête.

LE JEUNE BERGER. Celui-là n'est pas digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'est au prix du sang de ses pères.

LE VIEILLARD. Mais qui à leur place n'aurait fait ce qu'ils ont fait ? Depuis la journée sanglante de Nefels * je viens une fois tous les ans sur cette montagne ; mais je le sens, j'y viens pour la dernière fois. D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde : c'est de ce côté là que s'avançait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cent chevaliers couverts de superbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs casques s'agitaient sur leurs têtes & la terre frémissait sous les pas de leurs chevaux. Déjà nôtre petite troupe avait été rompuë. Nous n'étions que trois à quatre cent combattans. Les cris de la détresse retentif-
faient de tous côtés, & la fumée de Nefels embrasé
remplissait la Vallée & s'étendait avec horreur le long des

mon-

* La bataille de Nefels dans le Canton de Glaris l'année 1388.

montagnes. Cependant au pied du mont où nous sommes s'était porté notre chef. Il était là, où ces deux Pins s'élancent des bords de la roche escarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeler les troupes dispersées autour de lui. J'entens le bruit de ce drapeau que son bras agitait dans les airs; c'était comme le bruit des vents qui précèdent l'orage. De toutes parts on accourait vers lui. Vois-tu ces sources se précipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renversés s'opposent en vain à leur cours; elles franchissent, elles entraînent tout & se rassemblent au fond de cet étang. Ainsi nous accourumes à la voix de notre Général, en nous faisant jour à travers l'ennemi. Rangés autour du Héros nous fimes ferment, & Dieu nous entendait, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit sur nous avec impétuosité: nous l'attaquames à notre tour. Déjà nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y resserrions nos rangs, aussi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz,



nous tombâmes tout à coup sur l'ennemi comme la chute d'une Montagne, comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & brise avec fracas les arbres à son passage. De toutes parts, les ennemis, & cavaliers, & fantassins, confondus dans le plus horrible tumulte, se renversent les uns les autres pour échapper à nôtre fureur. Acharnés au combat, nous foulions à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étais au milieu de la mêlée : Un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite & son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant aperçû me chargea sur ses épaules & courut en me portant ainsi hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de-là sur un rocher, implorait le ciel pour nous. — Ayés soin, mon père, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit & révole au combat. La victoire fut à nous, mes enfans, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étaient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disait-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il a moissonnées lui-même. Je fus soigné, je fus guéri. Mais je
n'ai

n'ai jamais pû découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pèlerinages pour qu'un saint du Paradis ou un Ange voulût me le révéler. Hélas ! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus dans cette vie lui prouver ma reconnaissance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit, non, mon père, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaissance.

Le vieillard surpris, s'écria ; Ciel ! Que dis-tu ? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

LE JEUNE BERGER. Je serais bien trompé, où c'était mon Père. Souvent il m'a raconté l'histoire de la bataille, & souvent je lui ai entendu dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille ferait-il encore en vie ?

LE VIEILLARD. O Dieu ! Anges du Ciel ! Cet homme généreux ferait ton père !

LE JEUNE BERGER. Il avait une cicatrice ici — (en montrant sa joue gauche) — il avait été blessé par l'éclat d'une lance : peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mêlée.

LE VIEILLARD. Sa joue était couverte de sang quand il m'emporta. O mon enfant ! o mon fils !



LE JEUNE BERGER. Il mourut il y a deux ans, & comme il était pauvre, je suis réduit pour vivre à garder ces chevres. Le vieillard l'embrassa, & dit; le ciel en soit béni; je pourrai te récompenser de ses bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi: qu'un autre garde ces chevres.

Ils descendirent ensemble dans la vallée & ils marchèrent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en troupeaux, & une fille aimable était sa seule héritière. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a sauvé la vie était le père de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je ferais heureux de te voir unie avec lui! Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraîcheur & la gaieté brillaient sur son visage; des boucles d'un blond doré ombrageaient son front, & le feu brillant de ses yeux était tempéré par une douce modestie. La jeune fille avec une réserve ingénue demanda trois jours pour y penser; mais le troisième lui parut bien long. Elle donna sa main au jeune homme, & le vieillard versa des larmes de joye & leur dit; que ma bénédiction repose sur vous, mes enfans! C'est aujourd'hui que je suis le plus heureux des hommes.